VOLUME VII. NO. 23.

LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, ALTA., JEUDI, 14 MARS, 1912. FONDE EN 1905.

L'ALBERTA SE RALLIE AU MOUVEMENT NATIONAL EN FAVEUR DU PARLER FRANCAIS

L'assemblée générale du 10 mars réunit pres de 200 délégués venus de divers centres de la province.-Vote enthousiaste en faveur de la participation au Congres de Québec

UNE CONVENTION PROVINCIALE DE TOUS LES CANADIENS DE LANGUE FRANCAISE EST DECIDEE POUR LE 22 MAI PROCHAIN.

D'importantes resolutions sont adoptees au cours de l'assemblee de dimanche

PREMIERE RESOLUTION.

Proposé par M. l'abbé Ethier, secondé par M. J. L. Côté, que les Canadiens de langue française d'Alberta, reconnaissant la nécessité d'une action commune pour la sauvegarde et le maintien du Parler français au Canada, prennent part au Congrès national de Québec, qui aura lieu en juin prochain. —Adopté à l'unanimité.

DEUXIEME RESOLUTION.

Proposé par M. L. Boudreau et Wilfrid Laurier, secondé par le R. P. Cornelier que, pour assurer une participation effective de tous les Canadiens de langue française de la province d'Alberta, une convention provinciale soit convoquée à Edmonton; l'un des objets de cette convention étant de nommer des délégués pour représenter la province d'Alberta au Congrès National de Québec. —Adopté.

Résolu de plus—

Proposé par M. l'abbé Ouellette, secondé par M. W. Gariépy que la date du 22 mai soit choisie pour ladite convention. —Adopté.

TROISIEME RESOLUTION.

Proposé par M. Geo. Roy, secondé par M. Oscar Tessier, que pour assurer le succès de cette Convention provinciale, un Comité permanent soit nommé avec pleins pouvoirs de travailler à son organisation de la façon qu'il jugera la plus profitable. —Adopté.

LISTE DES MEMBRES DU COMITE PERMANENT D'ALBERTA.

Comité d'honneur

S. G. Mgr Legal, R. P. Lacombe, O.M.I., l'hon. Juge Noël, R. P. Leduc, V.-G., Geo. Roy, J. H. Picard et le Dr. Rouleau.

Comité actif.

Président, l'hon. P. Ed. Lessard. Vice-Prés., M. Wilfrid Gariépy; secrétaires, Alex Michelet et L. A. Giroux; Trésorier, Alex Lefort.

Directeurs

MM. H. M. Martin, abbé Ouellette, H. L. Landry, J. M. Déchène, L. Boudreau, J. L. Côté, Ambroise Gray, J. E. Thériault, R. P. Thérien, R. P. Bernier, Emile Tessier et E. Sonet.

Correspondants

Tous les membres du clergé de la province; tous les présidents des associations St-Jean-Baptiste d'Alberta; Dr. Couillard, Végreville; Dr. Boulanger, Grouard; Dr. Turcotte, Pincher Creek; O. St-Germain, Morinville; V. Raby, Calgary; R. Farrell, Athabasca Landing; Racicot et Garneau, St-Paul des Métis; François Adam, Camrose; Louis Moreau, Strathcona.

"Plein pouvoir a été donné au comité pour ajouter des nouveaux noms à cette liste de correspondants."

L'assemblée générale préliminaire des Canadiens de langue française d'Alberta, annoncée pour le 10 mars, a remporté un très beau succès, qui sera fécond en résultats pratiques pour assurer une digne participation de notre province au Congrès National de Québec.

A l'appel du Comité Organisateur près de 200 personnes avaient *répondu avec empressement* et c'est au milieu d'un enthousiasme du meilleur augure qu'ont eu lieu les premières délibérations.

Malgré que cette assemblée n'ait été annoncée que peu de temps à l'avance, de nombreux délégués de Morinville, Beaumont, St-Paul, Elm Park, Strathcona, etc., étaient présents de sorte que le nombre de nos compatriotes représentés à l'assemblée de dimanche peut être évaluée sans exagération aucune à plusieurs centaines.

L'intérêt unanime suscité par cette louable initiative était amplement démontré par le grand nombre de compatriotes distingués venus pour prendre part aux délibérations.

C'est ainsi que S. G. Mgr Legal, retenu à St-Albert, avait néanmoins voulu encourager les efforts des organisateurs en délégant son Vicaire-Général, le R. P. Leduc, pour le représenter personnement à l'assemblée.

Le clergé séculier et régulier était également largement représenté; nos trois députés canadiens-français, MM. P. Ed. Lessard, L. Boudreau et J. L. Côté, avaient pareillement tenu à se joindre aux personnes présentes.

Le texte des résolutions, adoptées au cours de l'assemblée, que nous reproduisons ci-dessus, indiquent l'importance de la réunion de dimanche comme premier acte officiel pour affirmer la sympathie du groupe français d'Alberta à l'endroit du Congrès de Québec, et le désir fermu qu'ont nos compatriotes d'y prendre la part importante qui leur est réservée.

L'assemblée fut ouverte vers trois heures et demie par M. J. E. Thériault, appelé à occuper le fauteuil présidentiel.

M. Thériault demanda tout d'abord aux personnes présentes de ratifier le choix de MM. A. Michelet et L. A. Giroux, comme secrétaires de l'assemblée; l'auditoire ayant approuvé cette proposition le président expliqua brièvement le but de la réunion puis il chargea M. L. A. Giroux de développer l'idée initiale du Congrès prochain de Québec.

Très clairement, M. Giroux fait connaître à l'auditoire l'objet principal de cette initiative qui intéresse tout un peuple.

Le Congrès est convoqué pour l'étude et la défense du Bon Parler Français au Canada.

Que notre langue s'épure; que notre parler national se développe suivant les besoins particuliers du pays où nous vivons; qu'il évolue naturellement sans jamais rien admettre qui soit étranger à son génie; qu'il se propage et revendique ce qui lui appartient, dans le libre exercice de ses droits — tels sont les voeux légitimes de tous ceux qui parlent français sur cette terre d'Amérique.

Pour parvenir à réaliser ces aspirations les efforts individuels sont impuissants. Pour qu'une action soit efficace il faut réunir les énergies dispersées, grouper les initiatives éparses. Le Congrès accomplira cette tâche; il rapprochera les uns des autres et mettra en contact les défenseurs de la langue, les amis des lettres françaises; il fera prendre à tous une idée plus exacte de la situation, des dangers qu'elle présente, des avantages qu'elle offre et chacun se sentira plus fort, avec un sentiment plus vif de ses responsabilités.

Déjà le mouvement en faveur du Congrès prend des proportions énormes en province de Québec et dans l'Ontario; en Acadie, en Louisiane, au Manitoba, en Saskatchewan, partout, l'enthousiasme suscite un soulèvement pacifique et unanime en faveur de la défence du français. L'Alberta ne pouvait, sans trahison, s'abstenir de prendre part à ce mouvement national et c'est pour aviser aux moyens de faire notre devoir sous ce rapport que l'assemblée du 10 mars a été convoquée.

Le président charge ensuite M. Alex Michelet de lire le rapport qu'il a préparé sur les travaux accomplis par le Comité provisoire.

Nous détachons de ce rapport les passages suivants:

"...Le Comité central de Québec envoya également au Comité Organisateur d'Alberta une liste de travaux à effectuer pour le Congrès. Ces travaux, concernant la situation du français dans la province d'Alberta sont au nombre de huit.

En voici les titres, avec les noms des personnes auxquelles la rédaction en a été confiée:

"Le français dans le commerce et l'industrie." — M. H. M. Martin.

"*L'enseignement bilingue.*" — M. W. Gariépy.

"L'état légal du français en Alberta." — *M. L. A. Giroux.*

"Le français et la presse en Alberta." — M. Alex Michelet.

"L'enseignement du français." — M. LeBlanc.

"Le français dans la famille." — M. Emile Tessier.

"Le domaine actuel du français en *Alberta.*" — *M. le curé Ethier.*

"Le français dans les services publics." — M. J. L. Côté.

"*D'après les divers renseignements* qui nous ont été communiqués ces huit mémoires seront lus en séance publique lors du Congrès et publiés dans le Compte-rendu officiel des Travaux.

"Si besoin en est des voeux seront émis, et soumis au vote des congressistes, selon *les* conclusions desdits travaux.

"Ces voeux pourront tendre à la *prise de mesures* par le Comité permanent, qui subsistera après le Congrès, pour remédier aux conditions semblant *préjudiciables* au maintien de la langue française dans l'Ouest.

"Ces travaux devront parvenir au siège du Comité central avant le 1er mai prochain.

"...Le Comité Organisateur d'Alberta a pris l'initiative d'adresser, au *nom* des Canadiens de langue française de notre province, un télégramme de sympathie *à nos compatriotes* de Saskatchewan réunis en Convention provinciale les 28 et 29 février dernier à Duck Lake.

"Voici la teneur de ce télégramme:

"Comité du Parler Français
"de Saskatchewan,

"*Comité de participation* d'Alberta au Congrès du Parler "Français de Québec vous adresse "*félicitations chaleureuses pour* "votre initiative et fait les meilleurs voeux de succès pour votre Convention, unis de coeur avec vous. Nous souhaitons que "vos travaux portent des fruits "féconds et marquent aurore d'ère nouvelle pour notre élément "*dans l'Ouest.*"

Lorsque la lecture du rapport est terminée, le président met au vote une *motion ratifiant* les travaux accomplis par le Comité provisoire, cette motion est accueillie par des applaudissements chaleureux.

Le R. P. Cornelier, secondé par M. J. H. Gariépy, propose ensuite la résolution suivante:

"Les personnes présentes à l'assemblée du 10 mars adressent leurs remerciements les plus vifs aux membres du Comité provisoire pour la tâche qu'ils ont effectuée, encouragent hautement l'oeuvre qu'ils ont entreprise et s'engagent à fournir les moyens de la mener à bien.

Cette motion est adoptée à l'unanimité.

Invité à prendre la parole, M. H. Milton Martin reconnait que, plus que partout ailleurs au Canada, nous avons besoin, dans l'Ouest, d'une bonne association pour la protection du parler français. M. Martin serait, à cause de cela, partisan de l'établissement dans l'Alberta d'une succursale de la Société du Parler Français; au cours des séances d'une telle association on devrait frapper d'une amende de 25 cents quiconque ferait usage d'un *mot* anglais au cours d'une conversation française.

Le R. P. Leduc, vicaire-général du diocèse, dit que tout le clergé de la province est hautement en faveur du *mouvement* actuel pour la sauvegarde du Parler Français. Il est venu lui-même à l'assemblée en qualité de représentant de Monseigneur Legal qui s'intéresse très vivement aux travaux du Comité d'Edmonton.

Le R. P. Grandin provincial des Oblats, est heureux de se trouver à une assemblée convoquée pour le bien du Bon Parler Français. *Il dit* que notre langue devrait être un lien puissant et doux pour réunir toutes les énergies et toutes les bonnes volontés. Nous sommes dans l'Ouest comme une avant-garde menacée chaque jour de périls nouveaux. Notre seul salut est dans une union étroite au nom du doux parler de France...

"Allons à Québec, fiers et forts, pour prouver hautement notre attachement *invincible* au parler des aieux."

Au R. P. Grandin succède M. W. Gariépy qui, plus en verve que jamais, parle de la nécessité pour les Canadiens de langue française de *prendre part* au Congrès de Québec.

L'orateur aprécié de nos réunions canadiennes-françaises parle avec une chaleur communicative de la place que tient la langue française dans l'histoire de la découverte du Nord-Ouest.

Depuis La Vérendrye, l'illustre découvreur de nos plaines, jusqu'à l'humble métis des postes de *la Baie d'Hudson*, en passant par nos missionnaires infatigables, ce sont presque exclusivement des Canadiens de langue *française* qui ont écrit les premières et les plus héroiques pages de l'histoire du Nord-Ouest.

Il y a un demi-siècle la langue française était l'idiome le plus communément parlé dans l'Ouest. Ecossais et Irlandais, *trappeurs et traitants* de langue anglaise, se voyaient dans l'obligation d'apprendre notre langue!

Ce passé constitue un droit et un devoir qui sont ceux de maintenir notre doux parler florissant aux bords de la Saskatchewan.

Il faut que la Convention provinciale projetée pour le mois de mai remporte un succès éclatant qui soit la revanche de notre *indifférence du passé*.

A cette convention nous travaillerons utilement au succès du *Congrès de Québec et lorsque* celui-ci fera retentir tous les échos du Canada et de France du bruit de son succès *nous serons fiers* de dire que ce Congrès sera un peu notre oeuvre.

Mais pour parvenir à ce but, il faut de toute nécessité que nous soyions unis.

L'union, voilà notre arme pour lutter et pour vaincre. M. W. Gariépy *termine* par une *évocation* émue du souvenir d'Antonio Prince, dont la parole vibrante prêchait *toujours l'union qui fait la* force.

"Soyons unis", il faut faire de ces mots notre drapeau et, si nous sommes fiers de l'héritage légué par ceux qui nous ont devancés nous accomplirons des merveilles."

Lecture est ensuite donnée des diverses *résolutions* reproduites en tête de cet article.

M. l'abbé Ethier, *curé de Morinville*, est appelé à prendre la parole sur la première résolution. Comme toujours, le dévoué pasteur de Morinville sait trouver dans son coeur de patriote des paroles émues et ardentes pour encourager ceux qui se dévouent *pour ce beau et noble dyptique:* La foi catholique et la langue française.

M. le curé Ethier est fier de montrer les délégués que ses paroissiens ont envoyés pour les *représenter à l'assemblée présente.*

Au cri d'alarme poussé pour la sauvegarde et le maintien du parler français des ancêtres, on ne *peut faire qu'une seule réponse:* "Nous voici!"... L'exemple de Morinville montre que tous les Canadiens de langue *française* d'Alberta sont unanimes dans leur désir de renouveler aux bords de la Saskatchewan la *merveille* des bords du St-Laurent.

M. J. L. Côté, député d'Athabasca, seconde avec plaisir la motion proposée par l'orateur précédent.

M. L. Boudreau, et le R. P. Cornelier, sont heureux et fiers d'être appelés à prendre la parole sur la deuxième résolution.

Le député de St-Albert affirme son attachement au parler des ancêtres et il promet son concours le plus dévoué pour collaborer au succès de la grande Convention provinciale du mois de mai prochain.

Le R. P. Cornelier parle de la coopération pratique à l'organisation provinciale. Chacun doit faire preuve de bonne volonté pour assurer le succès de la convention du 22 juin.

Le moyen le plus pratique pour tous est de ne pas refuser une aide pécuniaire dans la proportion des moyens de chacun.

Le clergé, tout le premier, est prêt à faire son devoir sous ce rapport.

L'hon. P. Ed. Lessard, appelé à prendre la parole, après la lecture de la troisième résolution, remercie avec émotion l'assistance du nouveau gage d'estime qu'on lui donne en l'élisant président du Comité permanent.

Le sympathique député de Pakan *déclare* qu'il prise cet honneur au-delà de tous ceux qui lui ont déjà été décernés.

On peut être certain qu'il fera tout en son pouvoir pour assurer le succès de la Convention du 22 mai qui devra faire époque dans les annales françaises d'Alberta.

L'hon. P. Ed. Lessard félicite les membres du Comité provisoire de la tâche qu'ils ont déjà accompli et le fait que ces membres font également partie du Comité permanent lui semble un gage assuré qu'aucun effort sera épargné pour la réussite du grand ralliement provincial du mois de mai.

Il dit que nous devrons avoir au moins 1,000 délégués à cette convention de langue française et que les résultats qui en découleront auront une portée immense sur la situation futur du français *dans l'Ouest*.

[illegible] de M. J. E. Thériault, président, l'assemblée est alors ajournée et rendez-vous est donné à toutes les personnes présentes pour le 22 mai prochain.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

LE POLE SUD EST DECOUVERT

Londres 11. — Un cablogramme de l'explorateur Norvégien Amundsen annonce officiellement la découverte du pôle sud.

Cette nouvelle est acceptée comme authentique par le monde savant parmi lequel l'explorateur est connu comme un explorateur intrépide et un savant de haute valeur. Le pôle a été atteint dans le courant du mois de décembre dernier.

LES GREVES EN EUROPE.

Londres, 13. — La grève des mineurs continue; plus de 1,000,000 de mineurs ont quitté le travail. Les approvisionnements de charbon s'épuisent rapidement. Par suite du manque de combustible près de deux mille trains ont été arrêtés en Angleterre.

Les mineurs français, belges et allemands ont déclaré une grève de "sympathie" de 24 heures pour prouver la solidarité internationale.

Les journaux anglais demandent au Roi de s'offrir à agir comme arbitre pour régler la situation.

LE BILL DU MANITOBA.

Pas d'Ecoles Séparées pour le Keewatin.

Ottawa, 11. — Les trois ministres canadiens-français se sont déclarés en faveur du Bill concernant les frontières du Manitoba, qui refuse d'accorder des écoles séparées au territoire du Keewatin.

Venant après l'attitude passée de MM. Monk, Pelletier et Nantel, sur la question des Ecoles du Manitoba, ce ralliement au bill de M. Borden est considéré comme une reculade.

Cinq députés nationalistes seulement se sont prononcés contre le Bill. La population de langue française de la province de Québec est indignée de la volte-face, des ministres canadiens-français après leurs promesses d'avant les élections.

UNE VILLE DETRUITE PAR LE FEU.

Acme, Alta., 12. — Un incendie, dû à une main criminelle, a presque complètement détruit le village d'Acme, Alta. Les pertes s'élèvent à plus de $125,000; moins d'un quart est couvert par les assurances.

Un train spécial fut envoyé de Calgary avec des pompiers et du matériel de secours, mais un violent vent du nord activait les flammes et comme l'eau faisait totalement défaut un télégramme fut envoyé pour arrêter le train avant que celui-ci parvint à Acme. Tout secours était en effet inutile; le feu s'éteignit de lui-même vers le soir. L'hôtel Alberta, un magasin général, un salon de coiffure, un entrepôt de machineries agricoles, une salle de danse, une salle de billards, la banque des Marchands et plusieurs autres maisons ont été réduits en cendres.

L'ATTRAIT DE L'OUEST.

Montréal, 13. — M. Miller, chef de la gare du C. P. R., dit que la compagnie s'attend à une affluence extraordinaire de colons, au printemps. Comme preuve de ce qu'il avance, M. Miller dit que les entreponts et secondes classes des paquebots, de la compagnie sont retenus depuis plusieurs semaines.

Il va sans dire que tous les immigrants qui vont arriver se dirigeront vres l'Ouest.

UN WAGON DE PRODUITS DE L'OUEST.

Montréal, 12. —Un wagon spécial, rempli de produits de l'Ouest, est arrivé hier soir, à huit heures, à la gare Bonaventure, Il était précédé de plusieurs autres, remplis de visiteurs qui se font, pour la circonstance d'actifs agents de colonisation. Dans le wagon-exposition nous avons vu les plus beaux échantillons de produits de l'Ouest; des blés d'hiver et d'été, de l'avoine, du foin de prairie à l'état sauvage, des sacs d'orge et d'avoine d'excellente venue, des épis de mais, "squaw corn", des pommes de terre monstres, des faisceaux de lin magnifiques, des choux admirables; on nous expose même de gros blocs de charbon, des oiseaux et des poissons de toute variété que l'on trouve dans cette partie du pays, merveilleuse, dit-on, et qui doit certainement l'être, si l'on en juge par la réclame tapageuse qui en est faite.

Ce wagon qui vient de Camrose, a été l'objet de beaucoup d'admiration sur son parcours, à Minneapolis, Chicago, Sault Ste-Marie, Détroit, Toronto, Hamilton, etc.

Ce wagon était en charge de MM. George Smith, propriétaire du "Camrose Canadian", organisateur de cette tournée; Jabez Harris, président du Board of Trade; Frank L. Farley, membres du conseil de Camrose, secrétaire; Frank P. Layton, maire de Camrose; Denis Twomey, ancien maire; J. Watson, Younge, ancien échevin; M. A. Maxwell; ingénieur; Camille David, marchand; J. Th. Fox, cultivateur.

Les circulaires que l'on distribue à profusion le long de la route suivie, vantent la richesse du sol du centre de l'Alberta et ses perspectives d'avenir.

NOUVELLES REGIONALES

ST-PAUL DES METIS, Alta.

Les transactions immobilières sont *très actives à St-Paul*, cela au point que certains agents d'immeubles ont jugé à propos d'ouvrir un important bureau à Edmonton pour la vente exclusive des lots de St-Paul.

Ce fait sera une bonne publicité pour notre village car un grand *nombre de spéculateurs étrangers* vont faire des placements sur nos terrains.

An *nombre des dernières transactions* signalons l'achat de la terre de M. Gabriel Ladéroute par M. E. B. Racicot qui *l'a revendue* quelque temps après pour le double du prix d'achat. M. Ed. Brosseau a offert $5,000 comptant à M. Cloutier pour l'achat de son *hôtel.*

M. E. Cloutier a vendu plusieurs lots la semaine dernière, *dont trois à M. Reinch pour* la somme de $1,200.

Nous sommes heureux d'apprendre que le R. P. Thérien et MM. Racicot et Garneau ont été choisis comme membres du Comité permanent pour la participation des Canadiens-français d'Alberta au *Congrès* de Québec.

Nos citoyens peuvent être assurés de la bonne volonté de tous *les gens de St-Paul et de la région* pour les aider dans l'accomplissement de leur tâche.

Au cours de l'assemblée *générale* du 10 mars, tenue à Edmonton, il a été décidé d'organiser une grande convention provinciale des Canadiens de langue française pour le 22 *mai* prochain, le comté de Pakan devrait être représenté à cette Convention par une *importante délégation.*

Que l'on se mette à l'oeuvre dès à présent pour préparer ce *ralliement de tous les nôtres;* la collaboration de tous est nécessaire pour arriver à un succès, mais il s'agit d'une *question* si importante que personne ne peut *refuser* son concours.

—M. E. B. Racicot est parti pour Winnipeg en voyage d'affaires.

—M. C. Lapierre est parti pour Edmonton pour acheter un char de *machineries agricoles*.

—Parmi les nouveaux arrivés à St-Paul, sont MM. Major, Dubrulé, Dallaire et Louis Gagnon.

—Un lecteur anonyme a protesté contre un passage d'une récente correspondance de St-Paul; cette personne se plaint d'un mot ayant selon elle une *signification* malicieuse à propos de l'établissement à St-Paul, d'une nouvelle *agence de machineries agricoles,* ce qui, disions-nous, serait vu avec faveur par les fermiers de la région.

Nous tenons simplement à dire que notre seule pensée en écrivant cette phrase a été de trouver *profitable* de voir ce commerce livré, comme beaucoup d'autres, à la concurrence qui a *toujours* une tendance à faire baisser les prix. Chaque jour, dans les journaux, on déclare la concurrence bienfaisante pour le public et pour les acheteurs; il n'y a dans notre phrase aucune intention malicieuse à l'égard de qui que ce soit.

La rédaction d'un journal ne pouvant s'occuper des écrits anonymes qui lui parviennent, j'espère que la personne de St-Paul qui s'est *trouvée froissée* voudra bien être satisfaite de ces explications.

BEAUMONT, ALTA.

Les paroissiens de Beaumont ont été heureux de recevoir la visite des Rév. MM. Ouellette, actuellement les hôtes de notre curé.

—Nos électeurs ont signé avec empressement une pétition adressée au *gouvernement fédéral*, demandant l'établissement du régime des Ecoles Séparées, au Keewatin.

—M. Raoul Maithiot est parti pour une visite à la capitale.

M. Vaugeois vient de se rendre acquéreur d'une terre appartenant à M. H. Préville.

—Plusieurs lots ont été achetés au village, la semaine dernière, dans le but d'y construire des résidences.

—Samedi, 16 mars, aura lieu *une assemblée* des fermiers de Beaumont.

—Dimanche dernier, 10 mars, *un grand diner était* donné à la demeure de MM. Jos. Bérubé et Albert Schiller.

De nombreux invités assistaient à ce diner servi en l'honneur des pompiers qui ont bravement travaillé à éteindre un incendie qui s'était déclaré dans la maison de MM. Bérubé et Schiller.

Le menu fut succulent et l'entrain des plus vifs.

L'instituteur du village, M. Gallant, et Mme N. Champagne prononcèrent de charmantes allocutions.

Une motion de remerciements fut votée aux dévoués *pompiers* de Beaumont. Parmi les invités étaient: M. et Mme Noé Champagne, M. et Mme Fred LeBlanc, Mme Paradis, Melle L. Létourneau, Melle E. Létourneau, M. F. Charest, M. A. Gallant, M. G. Bérubé et M. V. Gravel.

CHAUVIN, Alta.

M. A. B. Lambert, d'Edmonton, est arrivé avec un wagon de matériel sur son homestead.

—La fillette de Mme J. Sevigny, la jeune Edna, a été victime, dimanche dernier, d'un assez grave accident. En jouant dans la maison, elle est tombée à la cave par la trappe ouverte; relevée aussitôt on croyait qu'elle avait une jambe cassée, après un sérieux examen le médecin n'a relevé aucune fracture, mais l'enfant devra garder le lit pendant un temps assez long.

—M. Tessier, de Wainwright, fait actuellement construire une maison sur son homestead de Chauvin, pour s'y établir. MM. Chartier et Dupré sont les constructeurs de cette maison.

Suite à la page 7.

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

Mademoiselle Millions 8

Mademoiselle Philomène s'y refusa formellement.

—Ce serait absurde, dit-elle, on ne nous attend pas.

—Eh bien, si vous ne voulez pas venir, j'irai seule, fit-elle, excitée.

Et comme elle l'eût fait ainsi qu'elle l'avait dit, mademoiselle de Sainte-Perelle, bon gré, mal gré, suivit sa nièce.

XII

M. Rambert avait l'habitude, chaque année, de profiter des vacances que Pâques donne à la Chambre pour aller passer à Braulx quelques jours paisibles où, nul voyage n'interrompant plus sa vie de travail, il lui était permis de se livrer entièrement à ses affaires et d'en débrouiller beaucoup. Mais, en ce printemps de 1898, une inquiétude le prit, au moment d'annoncer ses projets à Luce. N'allait-elle pas se rebeller contre eux? Elle semblait tant aimer sa vie de fêtes et de plaisirs; n'allait-elle pas protester contre cette brusque interruption, s'y refuser même? Le baron se proposa, s'il en était ainsi, de lui montrer le voyage à Braulx comme un entr'acte d'une quinzaine de jours, après lequel on pourrait revenir à Paris, et y rester jusqu'au Grand Prix. M. Rambert était disposé à cette concession, parce qu'il comptait bien la faire pour la première et dernière fois. D'ici le mois de juin, Luce serait mariée, puisqu'elle avait promis de se décider à Pâques et que sur le bureau du père s'augmentait chaque jour le tas des demandes en mariage qu'on lui adressait.

Mais, il était écrit, sans doute, que toutes les prévisions de M. Rambert devaient être détrompées, car, lorsqu'il parla à sa fille de retourner à Braulx, celle-ci montra un véritable enthousiasme:

—Quel bonheur de s'en aller aux champs! le printemps était déjà si joli, la saison si avancée. Il devait faire bon vivre là-bas. Ce Paris l'énervait, la fatiguait; il était temps qu'elle se reposât, et elle était ravie à la perspective de le faire en toute liberté.

En revanche, lorsque le baron aborda la question matrimoniale, Luce montra beaucoup moins accommodante.

Elle avait tout le loisir de se décider! elle se trouvait très heureuse telle qu'elle était, pourquoi changer? Le baron, déjà inquiet, lui fit observer qu'elle avait promis à ses prétendants une réponse vers Pâques.

—A Pâques ou à la Trinité, répondit-elle sur l'air de Malbrough et continuant sa chanson.

La Trinité se passe...

—Sois sérieuse, interrompit son père, sévère, lui imposant silence d'un geste impératif; tu sais qu'avec moi les enfantillages ne prennent pas. Je ne puis tenir en expectative tous les jeunes gens qui t'ont fait l'honneur de demander ta main.

—Oh! l'honneur! ... releva Luce méprisante.

—Oui, l'honneur, mademoiselle; on ne peut en faire un plus grand à une femme que de lui donner son nom et de lui offrir de protéger toute sa vie. En tout cas, il y a dans le nombre de tes prétendants de très beaux partis. Elimine ceux qui ne te plaisent pas pour réfléchir encore un peu, si tu le désires, sur deux ou trois, mais ne laisse pas, pure coquetterie, quarante-deux hommes en suspens.

—Quarante-deux, fit Luce, railleuse, ils sont quarante-deux? Eh bien! si vous tenez à tirer de peine ces jeunes gens,— dont quelques quadragénaires,—qui vous inspirent tant de compassion, il est un moyen bien simple: vous voulez éliminer, éliminez-les tous.

—Comment tous?

—Tous.

—Le prince de Vaudraiche, le marquis de Sistère, Georges Bildervant?

—Certainement.

—Ils ne te plaisent pas?

—Aucun.

—Luce, fit le baron inquiet, tu ne réfléchis pas, tu parles en l'air.

—Pas le moins du monde, répondit-elle sérieuse; j'aimerais mieux mourir que d'épouser un de ces hommes.

M. Rambert regarda sa fille, il la vit émue, il lut dans ses yeux d'acier, ses yeux pareils aux siens, une volonté qu'on ne vaincrait pas, il le savait bien. Il reprit plus doucement.

—Luce, pourquoi cette résolution de repousser en bloc tous les partis?

—Je vous l'ai dit: parce qu'aucun d'eux ne me plaît.

—Sais-tu que tu risques de ne pas trouver mieux?

—Tant pis!

—Et qu'alors tu pourrais bien ne jamais te marier.

—Je préfère mille fois ne jamais me marier que de ne pas me marier à mon goût.

—Et quel est-il ton goût? demanda M. Rambert, fixant sur elle ses yeux autoritaires et scrutateurs.

Elle ne baissa pas les siens sous ce regard; au contraire, une flamme de vaillance s'y alluma. Elle devint très pâle sous l'effort intérieur qu'elle fit pour oser avouer son secret, et d'une voix ferme, elle répondit, ses yeux toujours rivés à ceux de son père.

—Danglefer!...

Le baron eut un sursaut, et, comme mademoiselle Philomène, s'écria:

—Danglefer? quelle folie!

Luce s'attendait à cette opposition et, armée pour le combat, elle répondit, très calme.

—Pourquoi? il me plaît, je dirai plus: je l'aime. Qu'avez-vous à lui reprocher? Je vous ai entendu dire sans cesse que vous l'estimiez très haut. Il est d'honnête famille, ne me séparera pas de vous. S'il est pauvre, moi je suis riche. Pourquoi ne pourrais-je l'épouser?

—Mais, malheureuse enfant, parce qu'il est ton antithèse obésolue,parce qu'il est aussi sérieux que tu es folle, aussi calme que tu es ardente, aussi modeste que tu es orgueilleuse. Parce que c'est un homme de travail, de famille, de foyer, et que tu es femme d'oisiveté, de monde, de luxe et de plaisirs.

—Cela ne prouve rien, répliqua Luce, nous nous compléterons l'un l'autre ou, plutôt, je calquerai sur les siens mes goûts et mes habitudes. Son exemple et son influence m'assagiront, me rendront telle que vous me souhaitez en vain depuis si longtemps: raisonnable, sérieuse, bonne vraiment bonne comme le sont seuls les gens parfaitement heureux, qui n'ont, dans l'âme aucun regret.

—Non, fit M. Rambert, secouant la tête; je ne puis croire cela et Germain, sans te rendre heureuse, serait, avec toi, horriblement malheureux.

—Malheureux! fit Luce avec un éclair de passion dans ses beaux yeux noirs; malheureux, un homme que j'aimerais, mon père!

Il la regarda, toute vibrante d'émotion sincère, et si parfaitement belle qu'il eut un sourire. Non, vraiment, non, il ne serait pas malheureux, l'homme qu'aimerait cette adorable créature, être de passion et de violence peut-être, mais nature riche et généreuse, capable de tous les dévouements.

—Alors, toi, tu souffrirais, dit M. Rambert; tu souffrirais dans ton amour-propre... épouser un employé de ton père, homme de valeur, assurément, mais sans noblesse, sans fortune, d'origine très modeste.

—Je ne souffrirais pas, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus grand bonheur que l'amour partagé.

Son père vit qu'elle était emballée.

—Germain sait, dit-il sans la raisonner davantage, tes sentiments pour lui? Il les partage, et les a même sans doute fait naître par des attentions, des hommages dont je ne me suis pas aperçu?... Ce n'est pas très délicat de sa part...

—Germain n'a jamais fait ça —Luce fit claquer son ongle rose sur l'ivoire de ses dents, —pour se faire aimer de moi. Il a résisté tant qu'il l'a pu à mes avances...

—Et maintenant?

—Il y résiste toujours.

—C'est fort beau de sa part, fit le baron, goguenard.

—N'est-ce pas? reprit, sans s'apercevoir de l'ironie, Luce exaltée ,quelle délicatesse de sentiments! Je suis la fille du patron, "mademoiselle Millions"; il est employé et pauvre, il tient son coeur à deux mains pour ne pas m'aimer. Ah! quelle joie de lui dire un jour: Germain, plus de scrupules vains, aimez qui vous aime!...

—Et tu es certaine, fit le baron, pensif, que cet appel trouvera en lui un écho passionné?

—Oui, dit Luce souriant orgueilleusement.

—Qu'importe, fit-il encore, réfléchis derechef comme je réfléchirai de mon coté.

—Inutile, répliqua Luce, pour moi, du moins. J'épouserai Germain Danglefer ou je ne me marierai jamais.

Resté seul, M. Rambert médita longuement... C'est qu'elle était bien capable de faire comme elle l'avait dit, cette indomptable Luce! L'amour ne parle pas en vain dans les coeurs ardents, les esprits exaltés comme les siens. Elle avait à la fois l'entraînement irrésistible de la passion et la calme ténacité des volontés irréductibles. C'était encore heureux que son choix se fût porté sur Danglefer... Il était obscur, assurément, quant à sa position, mais honnête homme et d'une haute valeur morale. Pensant à ses qualités, le baron parcourait une à une toutes les lettres par lesquelles on lui demandait la main de sa fille, ou bien, pour les démarches faites de vive voix, les feuillets où il avait consigné les noms, antécédents, chiffres de fortune des prétendants. Et au fur et à mesure que ceux-ci défilaient devant sa mémoire, le baron comparait chacun d'eux à Germain Danglefer, et ces rapprochements étaient toujours à l'avantage du jeune ingénieur.

M. Rambert arriva aux trois noms qu'il avait réservés comme "favoris" en parlant à sa fille. Le prince de Vaudriche: oh! flatteur ce parti-là, joli garçon, élégant, intelligent. Peu de fortune, mais on ne peut tout avoir!... Seulement, si dédaigneux! si railleur! semblait faire une grâce à Luce en la recherchant. Ce serait un gendre insupportable et comme mari, si Luce n'arriverait pas à le mater du premier coup, il pourrait bien la traiter elle aussi, malgré ses millions, du haut de sa grandeur...

Le marquis de Sistère: plus agréable, lui mais bien moins de valeur! Luce le dominerait complètement, en ferait l'esclave de ses caprices, et la raison aussi bien que le sérieux seraient bannis du ménage.

Georges Bildervant: très riche, autant que Luce, dans les affaires aussi, très fort même... mais si hardi! un peu joueur... Avec lui, guère de sécurité...

Et le baron se rémémorait Germain, tellement complet comme intelligence, instruction, maîtrise de soi, sentiments et conduite. Et puis ce gendre-là pourrait prendre, après lui, la direction des usines; il pourrait lui succéder dans toutes ses entreprises, après l'y avoir aidé; il avait tout ce qu'il fallait pour les mener à bien.

Et M. Rambert souriait intérieurement à la pensée que son oeuvre, cette oeuvre qu'il aimait tant et à laquelle il avait donné sa vie serait, lui n'étant plus, continuée selon ses propres vues et son esprit personnel.

Pourtant, il voulut consulter mademoiselle de Saint-Perelle.

Elle fut, suivant son habitude, lorsqu'on lui demandait son avis, claire, concise, formelle.

—Mon cher beau-frère, lui dit-elle, M. Danglefer n'est certes pas le mari que vous pouviez rêver pour Luce, mais le désir de son bonheur et surtout de son bien moral, doit primer votre ambition paternelle. M. Danglefer est un homme sérieux, loyal et doux. Il a toutes les qualités pratiques qui manquent à Luce et sans lesquelles il est bien difficile de marcher droit dans la vie. A son exemple, elle a chance de les acquérir; en tout cas, il sera digne de la diriger et capable de la maintenir dans le bon chemin. Digne par son caractère personnel, capable par l'affection que, sans la chercher, il lui a inspirée. Luce ne sera jamais dominée par une volonté autre que la sienne; ni par la raison. Mais elle le sera par le sentiment, par le coeur. Elle aime M. Danglefer; s'il y consent, donnez-la-lui, mon cher Lucien, je crois que vous ne vous en repentirez pas.

M. Rambert fut content de voir approuvé par sa belle-soeur le penchant secret qu'il avait à accorder son consentement. Il s'était demandé si cette tendance ne lui était pas suggérée par l'égoïste hâte qu'il avait de marier Luce, de retirer de sa vie remplie, cette encombrante petite fille, qui lui donnait tant de soucis et une si grosse responsabilité? S'il en avait été certain, il se fût mis en garde contre cette tentation, au point de maintenir sa résistence, mais puisque mademoiselle de Saint-Perelle qui, en ce cas, lui semblait représenter l'opinion de la mère de Luce, était aussi pour l'acquiescement aux désirs de la jeune fille, il se sentit affranchi de tout scrupule vain.

—Je vais réfléchir jusqu'à demain encore, répondit-il à sa belle-soeur, et, ajouta-t-il en souriant, il se pourrait bien que nous retournassions à Braulx pour la noce...

—Si M. Danglefer consent, répéta mademoiselle de Sainte-Perelle.

—Comment! s'il consent? fit le baron, frappé de cette réticence. Que voulez-vous dire, Philomène? Germain pourrait être assez aveugle, assez fou pour refuser une aussi jolie fille que Luce, et la fortune qu'elle lui apporterait! ...

Et, chassant cette pensée comme absurde, le baron répéta:

—Nan, non, Germain n'est pas insensé, il ne fera pas cela.

Mademoiselle Philomène n'insista point, mais s'en fut en hochant la tête.

De suite, M. Rambert, qui était homme d'action prompte après les résolutions prises, se mit à répondre aux demandes en mariage, tout à l'heure récapitulées. Il chercha des prétextes, s'embrouilla dans les raisons bonnes ou mauvaises mais toutes fausses et polies. A la fin, impatienté il déchira tous s seprojets de lettre, fit un modèle aussi bref et banal que possible, et le recopia quarante-deux fois.

—Ouf! fit-il, signant la dernière épître, rien que pour ne pas recommencer pareille corvée, je donnerais ma fille à Danglefer!

Il avait pour se décider, d'autres raisons meilleures et, s'y rendant, le lendemain, il appela Luce dans son cabinet.

Il lui montra le paquet des quarante-deux lettres écrites la veille.

—Voilà les réponses négatives, lui dit-il; tu n'as pas de regrets?

—Aucun.

Et, ajouta-t-il en hésitant:

—Tu es toujours décidée à épouser Danglefer?

Elle se mit à chanter ce passage d'une romance d'Holmès qu'elle disait à merveille:

"Hier comme aujourd'hui,
"ce soir comme demain, Je
"t'adore!..."

—Folle! répliqua M. Rambert, haussant les épaules. Ah! ce ne sera pas trop d'un mari sérieux— j'aime à le croire du moins— se montrera Danglefer, peur mettre un peu de plomb dans cette cervelle!...

Elle s'était approchée et, câline, dans un de ses gestes familiers, s'étant agenouillée près de lui, s'accoudait sur le bras de son fauteuil. M. Rambert toucha du doigt le joli front où jouaient des boucles dorées.

A suivre.

Coin Feminin

CHRONIQUE

Chère Madame,

Je suis presque vieille maintenant, mais j'ai été jeune et j'aime à me le rappeler quand j'entends autour de moi des jeunes filles, des jeunes femmes se plaindre de la vie sévère, sans confort, que, disent-elles, leur offre l'Ouest.

Voulez-vous permettre, chère Madame, vous qui avez écrit de si bonnes choses sur "cette vie large, libre et vraie", voulez-vous permettre à une vieille des anciens jours de radoter un peu en rappelant à ces belles petites ce que furent nos débuts, à nous autres pionnières?

Ma mère enseignait dans un des villages de la Vieille Province, c'est vous dire que rien ne la préparait au rude voyage vers l'Ouest que mon père lui proposa, un jour, en constatant que les assiettes se faisaient plus nombreuses autour de la table. Cependant, elle ne fit aucune opposition. Nos mères étaient élevées à la bonne école et savaient obéir. Deux frères de mon père et leurs familles devaient se joindre à l'expédition et la compagnie de ses deux belles-soeurs, adoucit pour maman l'amertume du départ.

De l'interminable voyage je ne me souviens que des haltes, le soir, au centre des wagons rangés en cercle. Pendant que les hommes partaient à la recherche du combustible si rare dans la prairie, nos mères nous rassemblaient et, à genoux, nous faisaient prier de tout notre coeur d'enfant Celui qui a tout pouvoir pour écarter les dangers de la route. Le désespoir d'une de mes tantes a fortement impressionné mon imagination d'enfant. Je la revois, toute jeune, elle avait à peine vingt ans, pressant son bébé dans ses bras et se lamentant sur l'avenir incertain. Maman était très bonne et trouvait toujours des paroles qui apaisaient son chagrin pendant quelques heures. Je ne sais si ma mère, elle, pleura au cours des mille difficultés dont fut semée notre route: je ne l'ai jamais vu répandre une larme.

Son courage d'ailleurs ne l'abandonna pas durant tout le temps de l'installation de notre ferme. Plus d'une fois, mon père découragé dut à son sourire de reprendre la hache, et ce fut bien elle qui édifia la petite maison de bois ronds que j'ai encore sous les yeux...

Le pays était si désert que nous pouvions nous croire séparés du monde. Mes oncles s'étaient établis à trente milles de notre place. Ma soeur et moi, qui n'avions pas encore douze ans, nous allions les visiter, à cheval, dans le costume de garçonnet que ma mère nous faisait porter tant elle redoutait que sa provision d'étoffes à robes fut épuisée avant que vint s'établir un magasin! Cette absence de magasin se faisait moins durement sentir que l'on pourrait croire: l'argent était rare. Sans marché pour vendre les produits de la ferme, mes parents ont connu de terribles inquiétudes. Leurs confiance en Dieu et leur amour mutuel étaient leur refuge. La plus grande privation était celle des secours de la religion. Le dimanche nous lisions la messe en commun; mon frère aîné, doué d'une belle voix, chantait quelques cantiques et l'exercice religieux se terminait par une leçon de catéchisme.

Une partie de l'année nous vivions dehors. Nos parents nous laissaient toute la responsabilité de notre conduite. Il semble que tous les jours nous aimions un peu plus notre petit royaume. Frères et soeurs, nous travaillions avec ardeur à le défricher, à l'embellir. Cependant Maman n'oubliait pas son rôle d'institutrice et l'hiver était consacré à l'instruction. Elle nous apprit tout ce qu'elle savait de français et d'anglais.

Nous vivions pauvres et heureux.

Maintenant, le village est bâti au bout de la clôture de notre ferme, nous avons je ne sais plus combien de magasins dans ce village et je regrette quand même le bon vieux temps. Alors, il fallait compter sur soi-même. Quand nous demandions quelque chose à notre mère, elle nous répondait invariablement:

"Essayez de remplacer cet objet. Avec de la bonne volonté on arrive à tout!" Quelle fierté quand on pouvait réussir à réaliser à peu près son désir.

Pardonnez-moi cette longue lettre, chère Madame, j'ai du plaisir à me souvenir du temps où j'étais jeune et où il faisait bon de rire et chanter après avoir mangé un plat de patates!

Je me souscris, votre dévouée
VIEILLE AMIE.

PETIT COURRIER

Lucile. — Dès que votre santé sera remise de ce choc douloureux, vous pourrez reprendre la direction des études musicales de votre petite fille. Plus salutaire que la douleur qui fait oublier les vivants pour les morts, il y a le sentiment des devoirs nouveaux qui incombent et qui, sans être l'oubli, doit primer l'égoisme de la souffrance.

Ne vous occupez pas de l'opinion d'autrui, en cette matière, et continuez la mission que votre cher disparu vous avez confiée.

L'adresse est suffisante. Vous m'écrirez souvent et à vous mieux connaitre ma sympathie se fera meilleure encore, comme vous la désirez.

Ménagère. —Je ne me souviens plus exactement du pseudo; j'espère que vous trouverez la recette demandée il y a quelque temps:

... Crême au chocolat: 2 tasses de lait, 1 tasse d'eau, 2 cuillerées à table de cornstarch, 1 tasse de sucre, 2 cuillerées à table de cacao en poudre. Faire bouillir le lait avec le sucre, ajouter le cornstarch délayé avec un peu d'eau, laisser cuire 5 minutes. D'autre part, faire fondre le chocolat avec un peu d'eau, l'ajouter à la bouillie et et faire cuire 10 minutes sur un feu doux. Au moment de servir, on peut décorer le plat avec une tasse de crème fouettée.

Pélerine. — Ces dispenses sont difficiles à obtenir, mais non impossibles. Cette mesure est sage: les intérêts opposés, tant matériels que spirituels, suscitent souvent, plus tard, de graves dissensions. S'il s'agit seulement de questions d'intérêt, je vous conseille de réfléchir sérieusement avant de prendre une décision.

Une veuve, chef de famille, c'est-à-dire ayant la charge de jeunes enfants, a droit à un homestead et le fils aîné, s'il est âgé de 18 ans, ou plus, possède le même droit. Adressez-vous au Bureau des Terres à Edmonton.

Toute seule. — Est-il possible que j'aie pu laisser sans reponse la première lettre d'une aussi gentille petite amie! Accusez la Poste, la grande coupable! Comme on devine tout de suite que vous êtes des nôtres depuis peu de temps! Que me disiez-vous dans cette lettre qui devait être charmante, si j'en juge par sa soeur? C'est très brave de n'avoir pas peur des cayottes! Et quelle longue liste de talents! Il faut deviner l'âge? J'opine entre seize et dix-huit.

Revenez causer quand vous serez "toute seule" et gardez le pseudo qui dévoile la petite pointe d'orgueil. Et de cet orgueil-là, on en a besoin dans la vie, vous savez!

Curieuse amie. — Je me félicite des effets du traitement. Continuez à sortir, à vouloir vivre et soyez joyeuse, en toute sincérité, et constatez que la vie est bonne.

LE CANADA JUGE PAR UNE ANGLAISE.

"Canadian born," l'un des derniers romans de Mrs. Humphry Ward et l'un de ceux qui, sans avoir la plus grande valeur littéraire, ont obtenu le plus vif succès est, sous le voile transparent d'une fable sentimentale, le récit d'un voyage au Canada. La personnalité de l'auteur, fille et élève du célèbre Mathew Arnold, le rang qu'elle occupe parmi les chefs de la pensée moderne en Angleterre donnent à ses impressions une valeur particulière.

Son âme d'artiste a été conquise par les beautés naturelles du Canada, les régions les moins pittoresques de ce vaste pays l'ont elles-mêmes séduite par un certain charme indéfinissable. L'emprise de la terre américaine sur un esprit français avait déjà été notée par plusieurs écrivains: M. Pavie, entre autres, en avait bien rendu la forte sensation dans une nouvelle de son recueil intitulé "L'embardée"; il est intéressant de constater le même enthousiasme chez une Anglaise.

Le culte que Mrs. Humphry Ward réserve à la nature primitive ne l'empêche pas d'admirer l'oeuvre des hommes. Passionnée pour le progrès, l'auteur de "Canadian born" se réjouit de constater au cours de son voyage le développement de l'outillage agricole et industriel, de l'activité administrative et des oeuvres d'intérêt social. Bien entendu, le Canada qu'elle nous présente n'est plus le désert glacial auquel croient encore beaucoup d'Européens. Elle y goûte le bien-être d'installations modernes et surtout l'extension bienfaisante des moyens de communication. Des fermes écartées sont reliées entre elles et communiquent avec le chemin de fer par des téléphones; quelques fermiers aménagent leurs clôtures de telle façon qu'elles puissent servir de lignes téléphoniques, et leur région est plus avancée à cet égard que beaucoup de districts provinciaux du Vieux monde. Les Canadiens, surtout dans l'Ouest, mènent une vie active de business men, et ne veulent pas que l'isolement de leurs demeures rurales leur fasse perdre le contact de leurs semblables. Ils se déplacent beaucoup. Leurs hôtels, sans présenter le même luxe que ceux des Etats-Unis, sont pourvus de tout ce qu'il faut pour entretenir en bon état de fonctionnement la machine humaine. On en trouve plusieurs descriptions dans le roman de Mrs Humphry Ward, qui conduit ses personnages vers les villes d'eaux et les centres de sport des Rocheuses et de la Colombie Britannique. Elle ne manque pas de célébrer, selon leurs mérites, les chemins de fer qui sont les plus importants parmi les facteurs de la civilisation canadienne et, au premier rang, le plus ancien des transcontinentaux canadiens, le Canadian Pacific Ry, "ce merveilleux chemin de fer tracé au travers de déserts, en dépit des obstacles, de l'inconnu, de l'incertitude, par une poignée d'hommes qui risquaient tout et ont peut-être changé la face du monde". C'est lui qui a commencé à répandre l'activité humaine dans le Canada central. Mrs. Humphry Ward nous le montre comme restant pour le pays la charpente de la vie économique et politique.

Un épisode de "Canadian born" se rapporte à la visite d'un concours agricole. On s'efforce en effet, là-bas, d'encourager la culture et l'élevage par des fermes modèles, des expositions, des courses, concours hippiques, etc. Même dans les provinces de l'Ouest, ces attractions, qui constituent en même temps des stimulants, sont offertes largement à la population, grâce à l'initiative de riches particuliers ou des autorités publiques. Le rôle protecteur de l'élite influente de la société canadienne à l'égard des colons, l'impulsion que cette élite cherche à leur donner ne pouvaient échapper une observatrice aussi exercée aux études psychologiques et sociales que l'est Mrs. Humphry Ward.

Le jugement qu'elle porte sur la société canadienne paraît fort bienveillant, mais d'une haute impartialité. A côté de son très sympathique personnage principal, agriculteur, ingénieur et homme politique né dans une ferme de l'Ontario, d'un aventurier écossais et d'une mère sans origine déterminée, Mrs. Humphry Ward nous présente sous un jour des plus favorables un gouverneur anglais, dont la réserve un peu froide se tempère par une douceur compatissante, et des Canadiens-Français, hommes de coeur et de traditions, habiles négociateurs, chez qui le scepticisme à l'égard des innovations trop rapides est enveloppé d'une exquise bonhomie.

De loin en loin, on entrevoit la foule des immigrants cosmopolites, qui, sans doute, n'est pas parfaite, mais dans laquelle se distinguent déjà quelques personnalités de valeur. Il n'y a pas de bière sans écume, et où trouver comme au Canada d'aussi bonne bière avec aussi peu d'écume?

Au point de vue politique, Mrs. Humphry Ward se montre favorable à l'indépendance aussi active que possible du Canada appuyée sur l'expérience de la nation anglaise, et non comprimée par elle. Il est probable que cet avis n'est pas personnel à l'auteur, mais très répandu dans les milieux qu'elle a fréquentés.

E. D. B.

ST-PAUL AURA UNE VOIE FERRÉE

Traduction d'un article paru dans le "Capital" du 22 février 1912.

LE DISTRICT DE PAKAN BENEFICIERA DE LA POLITIQUE PROVINCIALE DE CHEMINS DE FER.

Des millions d'acres de terre fertile, colonisees depuis longtemps, seront enfin reliees au dehors par une voie ferree.

De toutes les lignes de chemins de fer garanties, au cours de la session qui vient de se terminer, par le parlement d'Alberta, l'une dont l'urgence se faisait particulièrement sentir est sans conteste la ligne du comté de Pakan.

Cette ligne, d'une importance économique énorme, traversera dans toute son étendue le comté représenté à la Chambre par l'hon. P. Ed. Lessard, passant à Saddle Lake et à St-Paul des Métis pour de là se rattacher à la ligne venant de Battleford.

Il n'est pas exagéré de dire que de toutes les lignes qui vont bénéficier de la garantie provinciale il n'en est pas qui traversera un territoire plus fécond, plus abondant en ressources de tous genres et plus colonisé.

On sera sans doute surpris d'apprendre que le comté représenté par l'hon. P. Ed. Lessard est, après ceux de Calgary et d'Edmonton, le plus peuplée de la province; et cependant ce comté n'est desservi actuellement par aucune voie ferrée.

On ne compte en effet pas moins de 15,000 âmes dans ce grand et beau district et la grande majorité de la population est canadienne-française. Le surplus de la population est constituée par les principales nationalités du globe.

L'origine de la colonie de St-Paul remonte à plus d'un quart de siècle puisqu'elle remonte à la fondation d'un orphelinat indien établi vers 1885, lors de la rebellion des Métis.

La colonisation y a été poussée d'une façon si active et systématique qu'en l'espace de quelques années environ 100 milles carrés de terrains ont été peuplés de bons et braves colons.

En dépit de l'absence de toute voie ferrée permettant l'expédition facile et peu coûteuse des produits, les fermes de la région sont prospères; cela est dû en grande partie à la prodigieuse fécondité du sol et à l'excellence de la classe des colons établis dans la région.

Parmi les colonies canadiennes-françaises du comte de Pakan nous citerons Duvernay, Brosseau, Lafond, St-Edouard, St-Vincent, Bonnyville, Durlingville, etc.

Le pays convient aussi bien à l'élevage qu'à la culture; on voit déjà de nombreux troupeaux dans la région; le nombre des animaux augmentera rapidement de même que la superficie en culture lorsque la voie ferrée traversera la région.

* * *

Il ne nous semble pas inutile de dire ici quelques mots de l'histoire de St-Paul qui date du temps de Sir John A. McDonald, de qui le R. P. Lacombe obtint 12 milles carrés de terrains pour ses métis. Ceux-ci ne voulant pas s'occuper de culture cédèrent peu à peu leurs champs aux blancs.

Il y a une belle église à St-Paul et une mission qui est le centre religieux de tout le district; nous avons également des communautés qui rendent les plus grands services.

"Notre village possède un bureau des Terres, un bureau de poste, 2 hôtels non licenciés, 4 magasins, dont 3 font des affaires considérables, 3 boutiques de forge, 3 cours à bois, 2 salles de billards, une boutique de barbier, 2 selliers cordonniers, 2 agences de machines aratoires, 1 boulangerie, un restaurant, 2 écuries de louage, etc.

Depuis que l'on a appris la construction prochaine d'une voie ferrée les affaires ont augmenté considérablement à St-Paul; on s'attend à ce que la construction reprenne avec vigueur dès le début du printemps; on a même déjà commencé à construire en plusieurs endroits. Tout le terrain divisé en lots se vend avec une grande rapidité, malgré que les prix soient déjà assez élevés.

Quiconque a visité le comté de Pakan a confiance en l'avenir de cette région et de St-Paul en particulier. On s'attend généralement à ce que la population de cette dernière localité devienne de 8 à 10 milles âmes en cinq ou six ans.

St-Paul deviendra avec le chemin de fer, le point de distribution d'un des meilleurs comtés d'Alberta.

En faisant obtenir à ses électeurs ce puissant moyen de progrès qu'est la voie ferrée, notre député, l'hon. P. Ed. Lessard, a mérité la reconnaissance et les félicitations de tous les habitants du comté.

Nous savons que l'hon. P. Ed. Lessard a travaillé longuement et avec ardeur pour nous obtenir ce chemin de fer indispensable au développement de notre région. La récompense de ses efforts est dans le redoublement de la confiance et de l'estime unanimes dont il bénéficie depuis l'heureuse nouvelle.

Notre député saura rendre son oeuvre plus efficace pour le bien de son comté en veillant à ce que la construction de la ligne soit poussée avec vigueur jusqu'à achèvement et que St-Paul devienne un point de division pour l'embranchement venant de Végreville et allant au Lac LaBiche.

Un autre endroit historique du comté de Pakan est Frog Lake, qui fût la scène tragique d'un massacre de blancs pendant la Rébellion de 1885. Non loin de cet endroit est la réserve des sauvages Montagnais, dont une tribu joua un grand rôle pendant la rébellion; toute cette tribu fut même, à un certain moment, mise en état d'arrestation.

Au nord du tracé du nouveau chemin de fer est le lac Froid, superbe nappe d'eau de 18 milles de large sur 32 milles de long, les meilleures truites du monde. Ce lac atteint, à certains endroits, des profondeurs de 500 à 600 pieds. On a pêché dans ce lac de magnifiques truites deux à trois fois plus grosses que celles du Lac Supérieur; ces truites exposées à Edmonton ont provoqué l'intérêt général. D'étranges superstitions ont cours dans la région, parmi les indiens, au sujet de ce lac. Pour rien au monde on déciderait un sauvage à traverser le lac en canot, car ceux-ci croient fermement à la présence dans ces eaux, de poissons monstres capables de broyer dans leurs machoires les canots les plus plus grands.

Au-delà de ce lac est le Lac Primrose et le Lac Goose; chacun plus grand que le lac Froid, tous les deux très profonds et très froids, on y trouve également de remarquables variétés de truites délicieuses.

Toutes les eaux venant du Lac LaBiche, de St-Paul, du Lac Froid du Lac Primrose et des autres ruisseaux sont déversées par la rivière Castor à la Baie d'Hudson. La région abonde en petits lacs et ruisseaux limpides ce qui la rend idéale pour l'élevage.

Dans les environs de St-Paul des Métis, le sol est haut et bien drainé, légèrement ondulé et boisé de bouquets de trembles. La région est admirablement adaptée et l'agriculture mixte et deviendra rapidement une source importante de richesses agricoles lorsque la voie ferrée sera établie. L'an dernier les fermiers de St-Paul ont obtenu la meilleure récolte de toute la province, sans avoir eu à subir aucune gelée. Il est remarquable de noter que de mémoire de vieux colon on n'a jamais enregistré une seule gelée sérieuse.

Tandis que tous les terrains situés, le long de la ligne, sont pris, il y a encore des homesteads vacants en quantité un peu plus en arrière; il est certain que durant l'été prochain l'affluence des colons vers cette région sera la plus intense de toute la province.

L'hon. P. Ed. Lessard, à qui la région est redevable de cette voie ferrée, a obtenu du gouvernement que la construction de cette ligne devrait commencer dans le délai d'un an à dater de la garantie d'obligations et qu'au cours de cette année au moins 100 milles de ligne devraient être terminés.

Le premier point divisionnaire sur cette nouvelle ligne sera à St-Paul, qui est exactement à 100 milles à l'est d'Edmonton; ce fait garantit une activité intense pour St-Paul au cours des douze mois prochain. Les gens, connaissant un peu la géographie de la province n'ont aucune hésitation à reconnaître que St-Paul est le point d'embranchement désigné tout naturellement pour les lignes allant au Lac La Biche, au nord-ouest et au Lac Froid, au nord-est, distances respectives de 90 milles et 85 milles; chaque mille de ces deux voies traverse des régions éminemment propres à la culture et à l'élevage et dont une grande partie est déjà colonisée.

Une chose absolument certaine c'est qu'aucun temps ne sera perdu pour commencer la construction de cette voie ferrée et la terminer jusqu'à la frontière est de la province dans le délai fixé par la charte en autorisant la construction.

LE COMMERCE FRANCO-CANADIEN

Le gouvernement Borden ne remplacera pas M. Poindron.

Ainsi le gouvernement de M. Borden n'a pas l'intention de remplacer M. Poindron, qui était agent commercial du Canada, à Paris. C'est la réponse officielle donnée par le ministre du Commerce, l'hon. M. Foster, à une interpellation de l'hon. M. Lemieux.

Nous venons de conclure avec la France une convention commerciale qui assure au Canada le privilège du tarif minimum français, sur presque tous les articles que nous pouvons exporter en France. Et le gouvernement supprime sans explication, sans phrases, l'emploi qui consistait à faire connaître nos produits en France.

La Chambre de Commerce du district de Montréal vient de constituer un comité spécialement chargé d'étudier les moyens d'augmenter notre commerce avec la France. Et le gouvernement Borden choisit ce moment pour supprimer notre agent commercial en France.

La compagnie Générale Transatlantique annonce qu'elle va mettre, dès cet été, deux de ses paquebots sur une ligne directe entre le Canada et la France. Elle compte bien se procurer en France du fret pour le Canada; mais, pour le fret de retour, elle ira le chercher à New-York.

La décision du gouvernement Borden ne peut que confirmer la prudence de cette précaution.

La France est représentée au Canada par un consul général et d'autres agents consulaires, par une Chambre de Commerce française; elle y envoie tous les ans des boursiers de ses écoles supérieures de commerce; elle nous envoie des voyageurs avec d'innombrables échantillons. Aussi, sur un marché de 7,000,000 d'habitants qu'elle cultive ainsi, elle peut placer de $10,000,000 à $15,000,000 de ses produits.

Nous n'aurons personne pour nous représenter en France, et si nos exportations actuelles, qui sont de $2,800,000, se modifient, ce sera vraisemblablement dans le sens de la diminution.

Mais M. Foster va essayer d'augmenter nos exportations chez les nègres des Antilles Anglaises.

Voilà la politique commerciale du gouvernement Borden.

LE GOUVERNEMENT BORDEN ET LA QUESTION NAVALE AU SENAT.

Le programme nationaliste complètement et définitivement repoussé.

L'initiative prise par M. le sénateur Choquette, au Sénat, de faire prendre un vote à la Chambre haute, sur le rappel de la loi de la marine, a réussi à faire faire par le représentement du gouvernement, une déclaration de la politique ou plutôt du manque de politique du ministère Borden en ce qui concerne la défense navale du Canada.

Cette déclaration, que les nationalistes ne pourront pas refuser d'accepter comme officielle, peut se résumer ainsi:

1. Le gouvernement ne veut pas rappeler la loi de la marine avant d'avoir élaboré une autre loi pour la remplacer.

2. Il ne sait pas encore ce que sera cette nouvelle loi. Avant d'en décider, il devra consulter l'Amirauté.

3. Après avoir consulté l'amirauté il élaborera une loi qui, espère-t-il, rencontrera les vues du peuple du Canada."

C'est-à-dire:

Pas de rappel pur et simple de la loi de la marine; une consultation avec l'amirauté; élaboration d'une nouvelle loi répondant mieux que l'ancienne aux désirs de l'amirauté. Pas de plébiscite.

Voilà ce que les nationalistes ont gagné, sur ce point, à aider les jingoes d'Ontario à renverser le gouvernement de Sir Wflirid Laurier.

Et, sur les autres points, comme sur la question scolaire, sur les droits de la langue française, ils n'ont pas réussis davantage.

A quoi donc se résume pour eux le fruit de la victoire du 21 septembre?

A donner des portefeuilles à M. M. Monk, Pelletier et Nantel, la vice-présidence de la Chambre à M. Blondin; à faire nommer le beau-frère de M. Bourassa commissaire-enquêteur à $15 par jour; à faire placer le frère de M. Sévigny, le cousin de M. Héroux; à assurer une mission en Europe à M. Asselin; à faire inscrire le "Devoir" sur la liste de patronage du nouveau gouvernement.

Pour M. Bourassa, il a, en outré, la satisfaction personnelle d'avoir vu Sir Wilfrid Laurier descendre du pouvoir.

Est-ce bien assez?

Il y a, parmi les nationalistes, un petit nombre d'anciens libéraux qui ont cru aux sonores déclamations de M. Bourassa, aux onctueuses polémiques de ses rédacteurs. Où en sont-ils aujourd'hui?

S'il n'était pas généralement trop facile de vanter sa propre perspicacité nous rappelerions leur avoir dit que, advenant un succès de leur campagne contre la marine, les choses se passeraient exactement comme elles se passent en ce moment.

Ils n'ont pas voulu nous croire. Ils ont préféré croire aux promesses des Bourassa, des Monk, des Pelletier, des Héroux. A qui l'évènement a-t-il donné raison?

Mais ne voient-ils donc pas que tous ces saltimbanques savaient parfaitement, comme nous, au cours de leur campagne acharnée contre le gouvernement Laurier, que si elle réussisait, elle ne pouvait aboutir à autre chose qu'au résultat actuel?

Ne voient-ils donc pas que, maintenant qu'ils ont réussi à obtenir ce qu'ils désiraient; le pouvoir, les places, le patronage et n'ayant plus besoin des nationalistes, les Monk, les Pelletier, les Blondin, les Nantel, se moquent de leur naiveté et ne voudront jamais abandonner la bonne crèche sous le ridicule prétexte de racheter des PROMESSES ELECTORALES? — "Le Canada".

COURRIER DE PARIS

Autour de l'accord franco-allemand. — L'esprit de sacrifice et de discipline se manifeste partout.

Paris, le 25 février. — L'accord Allemand est signé au Sénat, après deux semaines de nouveaux débats. Il m'a été donné d'assister à quelques-unes des séances où fût discuté le traité. On peut dire, je crois sans forfanterie, que la France, au cours de ses séances, vient de donner au monde un grand exemple de sang-froid, se montrant maîtresse d'elle-même, fière dans la résignation, sachant s'élever au-dessus des questions d'intérêt pour laisser apparaître une âme toute vibrante de patriotisme, d'idéal et de sacrifice.

"Nous avons traversé, voilà bientôt sept ans, a pu dire M. Ribot aux applaudissements unanimes du Sénat, une crise pendant laquelle la France semblait distraite par les difficultés intérieures, ou séduite par les rêves généreux d'un idéalisme, qui voyait la paix prochaine instituée par une justice internationale. Et certains obsservateurs superficiels et très ignorants de la psychologie du peuple français, se sont imaginés qu'ils assistaient à une décadence rapide de l'esprit militaire en France. Ils se sont trompés. Ils ne connaissent pas la race française, il savent pas que l'esprit militaire, l'esprit de sacrifice, la religion de la Patrie, sont toujours vivaces au coeur des Français."

Et quand l'ancien Président du Conseil, rappelant le souvenir les heures d'Agadir, évoqua devant l'Assemblée l'image de la guerre parfois nécessaire, ce fut, à travers les rangs du Sénat, très digne, mais vibrant d'émotion, une explosion d'applaudissements de l'extrême gauche à l'extrême droite.

"Admirable pays que le nôtre, s'écria M. Ribot. Il ne faut pas, aux heures mêmes de nos tristesses et de nos inquiétudes, il ne faut jamais, dans ce pays, s'abandonner au pessimisme, il faut être optimiste quand même, parce qu'il faut avoir confiance dans ce pays de France, et si l'Allemagne a voulu, ces mois derniers, nous donner un beau spectacle, elle y a réussi. Nous avons vu la France tout entière, depuis ceux qui peuvent connaître la diplomatie, jusqu'au plus humble paysan qui lit le journal à un sou dans un village, nous avons vu toute la population s'intéresser passionnément, mais avec calme, à ce qui se passait entre la France et l'Allemagne, ne cherchant pas la guerre, ne la voulant pas, mais résolue à l'accepter si elle était nécessaire, considérant, avec Roosevelt, que la guerre, si horrible qu'elle soit, n'est pas le plus grand mal qui puisse être infligé à l'humanité."

Les enseignements de la crise franco-allemande.

En quittant le palais du Luxembourg, après avoir entendu le le ministre des Affaires étrangères, M. Poincarré, dans un langage où semblent s'allier à toutes les qualités de l'âme française, la clarté, la force de persuation, l'élégance, il me semblait qu'à bien prendre nous sortions grandis de cette crise dont parlait M. Ribot. Non seulement nous avons fait preuve d'une singulière possession de nous-même, mais de plus en plus l'esprit français parait se convaincre de la nécessité du sacrifice et de la discipline. Cette tendance est très marquée dans toutes les manifestations de la pensée nationale. Je n'en veux pour preuve, au lendemain du vote de l'accord franco-allemand, que cette réunion tenue au coeur de Paris, le 11 février, où 6,000 Français, dans un enthousiasme indescriptible, ont applaudi en Sorbonne, le patriotique appel de M. Clémenceau en faveur de l'organisation de l'aviation, en France.

Pour preuve encore — et ceci nous place au coeur même de notre sujet — les derniers discours prononcés par deux apôtres du patriotisme, qui ont travaillé, l'un et l'autre à cette colonie du Congo dont nous venons de céder, en échange de la reconnaissance du protectorat du Maroc, une large part à l'Allemagne.

L'évêque de Brazzaville, Monseigneur Auguard, qui est au Congo un des pionniers de notre civilisation, voilà bientôt trente-cinq ans, a fait récemment devant l'élite de la société parisienne une conférence où, après avoir rappelé à son auditoire, les sacrifices de toutes sortes que tant de Français consentirent, après lui, en faveur de cette nouvelle France, terminait son discours par un acte de résignation patriotique. Il n'hésitait pas à déclarer que les premiers pionniers de l'influence française sur cette côte africaine feraient vaillamment, courageusement et même joyeusement, le sacrifice de ce passé s'il était démontré devant les chambres françaises que le pavillon national flotterait glorieusement et librement sur la terre marocaine. Et l'on sentait, dans la voix de ce missionnaire, une émotion contrainte, qui souleva les applaudissements de son auditoire.

Il en fut de même, lundi dernier, lorsque M. le colonel Marchand, après avoir retracé l'histoire de la conquête africaine, s'arrêta devant la dernière page que l'on vient de déchirer sur la rive congolaise. Pas un mot de récrimination, l'acceptation du sacrifice, l'holocauste de tout un passé qui tient en ces trois mots: la mission Congo Nil, mission qui paraissait inutile, après Fachoda et qui, cependant, trouve aujourd'hui sa récompense dans le réveil de la race. Je ne connais pas de spectacle plus émouvant, je ne sais pas de plus réconfortant espoir.

Et cette apostrophe, qui me semblait sonner le glas de l'individualisme, le dernier soir du vote de l'accord franco-allemand, tombant, au Sénat, des lèvres de M. Clémenceau:

"Souvenez-vous que les morts font les vivants! Nous avons une grande histoire et nous entendons la conserver. La difficulté

Suite à la page 7.

UNE AVENTURE AU NORD-OUEST

L'extraordinaire chevauchee qu'accomplirent le 21 janvier 1892, par un froid de 20 a 40 degres en dessous de zero, les troupiers Pierre Hogue et Robert McKenzie, pour porter secours a des camarades en danger de mort, dans un poste isole, sur les frontieres du Montana.

En mémoire de mon franc et bon compagnon de route, Robert McKenzie, dont je viens d'apprendre la mort.

Franchir à cheval, 80 milles, par un froid de 20 à 40 degrés sous zéro, était la résolution que prenaient Robert McKenzie et Pierre Hogue, le matin du 21 janvier 1892 en disant au major Jarvis, de la gendarmerie à cheval, qu'ils couvreraient cette étape en un jour.

M. Jarvis était commandant de la Division A à Maple Creek, aujourd'hui province d'Alberta. A trois milles au sud de Maple Creek, étaient les quartiers généraux de la division A, à 80 milles des frontières du Manitoba. Maple Creek et ses environs, avaient alors la 25ième partie de la population actuelle. Les colons ou "ranchers", cachés dans les basses prairies ou vallons, étaient souvent éloignés de leur plus proche voisin, de 10, 15 et 30 milles.

C'est ce qui rendait alors la surveillance des patrouilles à cheval, plus longues, plus fatigantes et surtout plus dangereuses, l'hiver. Pas une seule habitation, pas une seule hutte, où le troupier put trouver un abri, en cas d'accident. Souvent le cavalier était pris par une tempête, alors qu'il se trouvait au milieu de la plaine. La neige, poussée par un vent violent, est aveuglante. C'est alors que le malheureux aurait besoin de trouver un refuge, car dans ces occasions il lui arrive de se geler quelquefois, les pieds ou les mains.

L'hiver de 1892, selon les anciens, fut un des plus rigoureux que l'on ait eus, au Nord-Ouest canadien depuis 50 ans. Des milliers de bêtes à cornes périssaient de froid et de faim.

Les patrouilleurs se gelaient la figure au point que la peau, sur le nez et les joues, tombait. C'était surtout terrible pour les détachements éloignés, qui avaient à surveiller les plateaux et steppes élevés. La Police Montée d'alors, était composée de 7 troupes ou divisions, comprenant 100 ou 120 hommes; et chacune avait un territoire spécial à surveiller. Les quartiers généraux étaient à Régina.

Chaque division, à part le quartier général, avait des détachements ou escouades, composés de 3 à 6 hommes, placés à 30 ou 50 milles de distance, de façon à ce que tout le territoire fut bien surveillé. Mais c'est là que le troupier était le plus exposé et qu'il avait le plus à souffrir du froid, du vent et de la neige. Les gens des villes ne se doutent pas de ce que c'est, que le vent et le froid dans la grande plaine. L'histoire suivante en donnera une idée:

UNE MISSION PERILLEUSE.

Il était 3 heures du matin, le thermomètre, à la porte du corps de garde de Maple Creek, marquait 29 degrés sous zéro. Pierre Hogue et Robert McKenzie sont appelés devant le major Jarvis, qui leur dit que des troupiers étaient très malades à Willow Creek et qu'ils allaient certainement mourir, si on ne leur portait de prompts secours, c'est-à-dire des médicaments et des vivres. Un métis canadien-français avait apporté cette dépêche, qui était signée par le sergent Saint-Georges, de Medicine Hat. C'était une rude étape à courir par un pareil temps, mais McKenzie et moi n'hésitâmes pas, le major nous ayant permis de prendre les meilleurs chevaux de l'écurie.

C'est vrai que c'était une rude tâche, mais c'était aussi une belle marque de confiance et d'estime, de notre brave commandant. Nos préparatifs furent courts; un paquet de médicaments, et de provisions, et nous étions partis pour couvrir les 80 milles qui nous séparaient de Willow Creek. Notre première étape devait être à Battle Creek, à 42 milles de Maple Creek, où nous devions prendre d'autres chevaux. Après avoir passé la dernière habitation, celle de M. T. Nash, à 8 milles de Maple Creek, nous entrions dans la grande prairie. Il faut y avoir passé, pour comprendre ce que sont les rigueurs de l'hiver, dans les grandes plaines de l'Ouest, qu'il faut traverser à cheval, exposé au froid, au vent, au blizzard. A 11 heures nous étions en vue de la montagne du Cyprès. Nous passâmes par une grande coulée qui sépare la montagne presque en deux. Le froid était là, moins grand, mais nous ne pouvions pas nous éloigner trop du "trail", de la route, par crainte des mirages, qui sont si redoutables dans les grandes plaines. Il faut aussi éviter les accidents, c'est-à-dire empêcher le cheval de buter ou de se casser une patte, en mettant le pied dans une tannière de renard, de blaireau, de cayotte, ou encore les "Buffalo trails", qui ont de 6 à 12 pouces de profondeur. Mais les chevaux sont si bien domptés, qu'ils voient le danger et l'évitent, avant même que le cavalier n'ait pu rien voir.

Ces chevaux, dans la plaine, leur instinct seul les guide, et même dans une tempête, ils savent retrouver et suivre la route.

Nous passâmes près de l'emplacement d'un des plus vieux forts de la police montée, un fort bâti en 1873, le Fort Walsh. Six milles plus loin, à 2 heures de l'après-midi, nous arrivions aux casernes du détachement de Battle Creek, commandé par le sergent Pat. Allen, où nous reçumes l'accueil le plus cordial. Nous fûmes félicités par les hommes du poste, pour notre entreprise courageuse. Un bon dîner chaud nous fut servi et 25 minutes plus tard, nous repartions reconfortés, et montant de bons chevaux frais.

EN PLEINE SOLITUDE.

Mais sur la route de Battle Creek, à Willow Creek, il n'y avait pas une seule habitation à cette époque, pas même un campement d'indiens. Pendant 38 milles, ce fut la solitude complète. La route passe à 4 milles du côté sud de la montagne Cyprès.

Le mirage qui nous avait beaucoup incommodé, durant notre première étape, était alors moindre; mais nous avions le vent dans la figure et nous avions toutes les peines du monde à suivre la route qui était remplie de neige. Cependant un pic élevé, ayant 4,000 pieds de haut et fait en forme de cloche, s'élevant sur les frontières du Montana, nous aidait à reconnaître le chemin. Les Sioux nomment ce pic "Custer butte" et les métis, "Chapeau de Castor."

Nous avions fait un peu plus de la moitié de notre étape, galopant côte à côte, lorsque tout-à-coup, "Buck", comme l'appelaient les camarades, donne des éperons et pousse son cheval dans un bas-fond. Pif! paf! deux coups de pistolet! "Buck" venait d'abattre un cabri, une espèce d'antilope très commune au Nord-Ouest. Que vas-tu faire de cela, lui demandai-je, car il ne fallait pas songer à ajouter 130 livres sur nos montures, qui en avaient déjà 200. On ne pouvait non plus, découper la bête, car nos mains étaient engourdies par le froid. Comme la chair du cabri est des plus succulentes, nous aurions bien voulu en emporter des morceaux aux camarades auxquels nous allions porter secours: "Enfouissons-le sous la neige", dit Buck. — "Bonne idée, lui répondis-je, et si, demain matin, un des trois hommes du poste peut venir le chercher, ils auront de quoi se faire un bon bouillon."

"C'est ce que j'avais pensé, dit Buck. Un mille plus loin, en débouchant d'une coulée, Buck me dit: "Je vois venir quelqu'un." En effet, à 600 verges en avant de nous, on voyait deux points noirs, faisant tache sur la neige blanche. Quelques instants plus tard, nous découvrîmes deux gros loups, qui s'éloignèrent à notre approche, et à 200 verges plus loin, s'assirent et nous regardèrent passer. Ils étaient là, comme des sentinelles, guettant la chance de saisir un cabri.

Ces animaux voyagent durant cet hiver toujours en larges troupeaux, et comme je connaissait la chose, je fis remarquer à mon compagnon, qu'il devait y en avoir un troupeau dans les environs. En effet, un peu plus loin, nous aperçumes un troupeau de cabris. Tout ce territoire semblait être le paradis des chasseurs.

Poules de prairie, loups, renards et cayottes, y avaient leur coudée franche.

EGARES DANS LA NUIT.

Nous avions environ 9 milles à faire encore, quand arriva la nuit. Il nous fallait alors être prudent, éviter les fourbures à nos chevaux, qui devenaient inquiets et hésitants.

Le Fort de Willow Creek, était bâti au pied de la montagne Cyprès, où commence une immense prairie. Depuis près d'une demi-heure, nous chevauchions de vallons en collines, quand tout-à-coup nous nous aperçumes que nous avions perdu la route, le "trail". Nous avions été les victimes d'un mirage. Nous savions cependant que nous touchions au terme de notre course, que nos camarades malades n'étaient pas plus qu'à une portée de carabine, de nous. Mais il s'agissait de trouver la coulée qui devait nous conduire près d'eux, et il n'y avait pas de temps à perdre; nos chevaux donnaient des signes de fatigue et tremblaient sur leurs jambes. Nous avions déjà près de 80 milles dans les jambes, 30 degrés de froid dans le corps, sans compter le petit dîner qui était déjà depuis longtemps rendu dans les talons de nos mocassins.

Que faire alors? Prendre une coulée quelconque, dans l'obscurité, c'était tout simplement s'exposer à la mort, car nous pouvions rouler au bas de quelque colline, d'une hauteur de 100 pieds ou plus. Nous prîmes donc le parti de suivre la coulée à notre droite, jusqu'à son entrée dans Willow Creek.

Je savais qu'un pavillon rouge était là, près du "trail", sur le plus haut contrefort du poste. Car à mon retour de mon premier voyage à Willow Creek, j'avais planté une longue perche, à laquelle j'avais attaché une tunique rouge, e n guise de jalon de marque. J'avais pris ainsi l'habitude de poser des jalons sur les chemins, c'est-à-dire les trails, que j'avais à parcourir en hiver et en été; piles de cailloux, pierres, perches avec pavillon à chaque fourche de chemin. Cela a rendu de grands services à plusieurs. Même je crois que mon vieil ami, l'inspecteur Frank Fitzgerald et ses trois compagnons, qui ont péri si misérablement sur le trail de Dawson, en allant au fort MacPherson, l'hiver dernier, seraient encore vivants, si des jalons, des points de ravitaillement, que l'on appelle caches ou cachettes, eussent été placés par les autorités, dès que l'on fit la route qui réunit les deux postes.

Mais pour revenir à mon récit, en arrivant à la deuxième coulée, nous aperçumes le pavillon sauveur. Nous avions allongé notre route de près d'un mille. Après quelques minutes, nous arrivions à la porte de nos camarades. Il était alors 9 h. 30, du soir. Inutile de dire que nous fûmes reçus à bras ouverts. Les questions pleuvaient des deux côtés. Ces 3 gardiens du détachement de Willow-Creek, n'avaient vu depuis près de 5 ans, aucun de leur camarades du quartier général de Maple Creek. Robert McKenzie et moi étions les deux premiers compagnons, qu'ils rencontraient depuis 5 mois.

LES CHEMINS DE FER EN COLOMBIE BRITANNIQUE

Lors de son récent voyage en Angleterre, l'Honorable Richard McBride, premier ministre de la Colombie Britannique, faisant un exposé de sa politique économique, disait:

"L'ouverture du Canal de Panama accomplira une révolution géographique. La Colombie Britannique va se trouver de ce fait en relation directe avec les marchés du monde.

"Je tiens à affirmer que la législature de Colombie Britannique, malgré ce qu'elle a déjà accompli comme aide et encouragements aux chemins de fer, est loin de songer à s'arrêter dans cette voie. Nous nous proposons de soumettre à la législature et au peuple de cette province de nouvelles lois qui permettront de réaliser les projets ambitieux qui ont été formés par le Canada et qui doivent lui assurer la part de commerce qu'il peut légitimement espérer à l'ouverture du canal de Panama. Lorsque mon gouvernement aura réalisé ce programme, la Colombie Britannique aura une place telle dans le monde industriel qu'aucune autre province ne pourra ambitionner de l'égaler."

Au regard des Européens qui ont étudié ce même problème de l'ouverture de Panama, c'est une question de savoir si ce percement modifiera de fond en comble la vie économique de la côte du Pacifique et il semble bien que la spéculation formidable à laquelle on se livre dans les villes neuves offre, à ce point de vue, beaucoup d'exagération.

Vraisemblablement l'orientation économique vers l'Europe se fera sentir fortement au début; puis la côte ouest suivra sa destinée naturelle qui est d'étendre les relations de l'Amérique avec l'Asie entière.

Toutefois un autre facteur intervient: l'unité politique des pays situés en deçà et au delà des Rocheuses. La Colombie Britannique est entrée dans la Confédération des provinces du Canada, mais elle a eu soin de stipuler en le faisant que la ligne du Pacifique Canadien serait obligatoirement menée de bout en bout du Dominion, de Montréal à Vancouver, et assurerait le passage des Rocheuses. Ainsi fut fait.

La politique de la province, en matière de voie ferrée, est donc à double vue: la première est d'assurer l'expédition des productions de la province vers les ports du Pacifique et par là — vers l'Europe peut-être, par Panama, — mais à coup sûr vers le Japon, la Chine, les Indes et l'Australie; la seconde est d'assurer des communications suffisantes de la province avec le reste de la nation. Voilà pourquoi il a semblé que ces communications étaient trop précaires encore, par le seul Pacifique Canadien et pourquoi le gouvernement—fédéral et provincial —a décidé la construction du Grand Tronc Pacifique et du Canadian Northern, sans parler d'autres lignes projetées que nous mentionnerons plus loin.

Il ne faudrait pas croire que ce dernier problème soit d'ordre purement sentimental ou politique et imposé par un principe impérialiste et fédératif. Il est avant tout économique. Les produits de l'Alberta et d'une moitié de la Saskatchewan ont avantage à aller chercher le bateau au plus près, c'est-à-dire à Prince-Rupert, Bella Coola, Vancouver, plutôt qu'à prendre la voie Winnipeg-Montréal ou même celle de Baie d'Hudson-Liverpool, quand le chemin de fer de l'Hudson Bay sera ouvert. Déjà une partie des blés de l'Alberta descendent sur Vancouver et l'économie sur le fret ainsi réalisé est sensible. D'autre part, les bois, le minerai, le charbon, les fruits surtout de la Colombie Britannique doivent chercher des débouchés vers l'Est d'abord parce qu'ils y trouvent un marché, puis parce que des barrières restreignent le marché du Sud avec les Etats-Unis.

La Colombie Britannique compte parmi les plus belles provinces du Canada et c'est la plus favorisée sous le rapport du climat. La température y est en effet adoucie par les courants chauds du Pacifique. La culture des fruits y réussit très bien, en particulier celle des pommes, du raisin, des pèches, des poires, des figues mêmes et des amandes. Les vallées du Kootenay et de l'Okanagan donnent maintenant de forts beaux rendements et développent leurs cultures.

En 1891 la superficie totale plantée en arbres fruitiers était que de 6,500 acres.

En 1908 la superficie totale plantée en orbres fruitiers était de 100,000 acres.

De même au point de vue minier les progrès accomplis sont tout aussi rapides.

Les mines de charbon ont produit, d'après le rapport du Board of Trade de Vancouver, dans l'année 1910, 3,139,235 tonnes de houille valant 10,000,000 de dollars.

La Colombie Britannique comptera bientôt, avec la province de Québec, parmi les pays du monde qui produisent le plus de bois Les forêts sont immenses et contiennent de fort beaux arbres. Certains pins Douglas atteignent, par exemple, 230 et 250 pieds de haut. Actuellement, les coupes de bois produisent déjà 12,0[illegible]000 de dollars et l'exploitation commence à peine.

Disons enfin que l'émigration vers la Colombie est plus forte que nulle part ailleurs, soit qu'elle vienne d'Asie, des Etats-Unis ou de l'Est. Vancouver, une ville neuve à quelques kilomètres de laquelle on trouve encore la forêt vierge, compte déjà 110,000 habitants, Victoria 50,000, etc...

De tels progrès justifient une politique hardie dans le développement des voies ferrées.

Malheureusement, les montagnes Rocheuses sont malaisées à franchir et jusqu'ici les ingénieurs n'ont envisagé que quatre passages, celui de Banff, celui de la Crow Nest Pass qui servent au Canadian Pacific; celui de la Yellow Head Pass qu'empruntent les deux lignes en construction du Canadian Northern et du Grand Trunk Pacific; et enfin celle de la Pine Pass qui livrera passage à deux nouvelles lignes projetées, l'une le "Pacific and Peace Ry," allant de la Rivière à la Paix au port de Bella Coola, l'autre allant d'Edmonton au Ft. Saint-James en passant aussi par la région de la Rivière à la Paix.

La position de ces passages et aussi l'orientation des vallées imposent en quelque sorte le tracé des voies ferrées. Cependant, la province sera ainsi fort bien desservie. Le trafic du Sud sera assuré par le Canadian Pacific dont la ligne fonctionne depuis longtemps, par le Canadian Northern en construction dont la ligne viendra d'Edmonton, suivra la Thompson River Valley jusqu'à Kamloops pour aboutir au Pacifique près de Vancouver. Cette ligne sera achevée dans quatre ans.

Le Grand Tronc Pacifique pousse ses travaux avec la plus grande activite par l'Est et par l'Ouest à la fois. Sa ligne descendra vers la côte en allant, vers le Nord-Ouest, aboutir à Prince Ruper. De ce port jusqu'à Hazelton sur la Skeena River, la ligne est construite. De l'autre côté des Rocheuses, elle est achevée aussi jusqu'à Edson; les autres tronçons seront terminés dans deux ou trois ans.

Le Pacific and Peace River a obtenu sa charte, mais n'est pas encore constitué en société. Par conséquent, sa construction n'est pas commencée. Il aurait l'avantage de desservir, concurremment avec d'autres compagnies, la région de la Rivière à la Paix, sur laquelle on fonde les plus grands espoirs. Il irait de Dunvegan à la Pine Pass et traverserait la Colombie centrale. Il aboutirait au Pacifique à Bella Coola.

Une autre charte a été demandée sous le nom de "Vancouver and Peace River Ry" destinée à suivre le cours de la rivière Fraser, d'après une direction sud-nord. Elle emprunterait aussi la Pine Pass, suivrait la South Pine River et toucherait aussi la Rivière à la Paix à Dunvegan, mais elle continuerait jusqu'à Fort Vermilion.

Tel est le programme du gouvernement de Colombie Britannique, en ce qui concerne les voies ferrées. Sa réalisation demandera une mise de fonds considérable. En 1910, l'Angleterre n'a pas affecté moins de 40,000,000 de dollars aux chemins de fer canadiens et les Etats-Unis, la France et l'Allemagne ont apporté leur participation. Il n'est pas douteux que le programme dont nous parlons soit aisément réalisé.

M. GUENARD.

COURRIER DE PARIS

Suite de la page 5.

entre l'Allemagne et nous est celle-ci: "l'Allemagne croit que la logique de sa victoire est dans la domination. Nous, nous ne croyons pas que la logique de notre défaite soit dans la vassalité. Nous sommes pacifistes, pacifiques, pour dire le mot exact mais nous ne sommes pas soumis, nous ne souscrivons pas à l'arrêt d'abdication et de déchéance prononcé par nos voisins. Si on nous impose la guerre, on nous trouvera."

Une double salve d'applaudissements accueillit, sur tous les bancs, cette déclaration.

Ah! les idéalistes qui rêvent de paix universelle! comme ils étaient secoués du frisson de la patrie. M. d'Estournelles de Constant applaudissait... Un instant, je vis comme dans un mirage, s'évanouir la majesté du tribunal de la Haye. Les Italiens m'apparurent pour de longs mois encore aux prises avec les Turcs et les Arabes de Tripolitaine, sans qu'un seul instant l'arbitrage ne fut invoqué. En Angleterre, les dernières et si fières paroles de W. Churchill: "Nous resterons coûte que coûte maîtres de la mer." me dévoilaient l'avenir des véritables relations anglo-allemandes.

Et les guerres intérieures venant s'ajouter aux conflits des peuples entre eux. L'immense empire Chinois déchiré par une révolution qui doit transformer l'ancien monde! le Portugal livré à la guerre civile, les Balkans remués par les grands espoirs d'émancipation. Le mot de Roosevelt, me revenait alors à la pensée: "La guerre n'est pas le plus grand des maux, car elle développe en nous le sentiment si nécessaire du sacrifice."

Au théâtre: une orientation nouvelle.

Ce sentiment, d'ailleurs, comme nous le disions tout à l'heure, a de très nombreuses manifestations. Il paraît, au théâtre, commettre une revanche du naturalisme; il triomphe dans le roman, où la passion, revanche du romanisme, se heurte à une discipline.

Voici, par exemple, les deux dernières oeuvres qui viennent d'être applaudies, au théâtre, et qui sont les succès du jour: l'"Assaut", de M. Bernstein, la nouvelle pièce du Gymnase, et "Primerose" de MM. de Flers et de Caillavet, qui, au Théâtre Français, rencontrent un succès sans précédent.

M. Bernstein a toujours posé pour l'apologiste de l'individualisme pur; il nous montre aujourd'hui une évolution très curieuse dans sa pensée, M. Henri Bernstein s'est élancé de toute son ardeur, dans la région éthérée du scrupule où les êtres pèsent obstinément la valeur morale de leurs actions.

On connaît le sujet de l'"Assaut". Un homme politique, Alexandre Mérital, est arrivé à l'apogée de sa gloire. Non seulement il sera demain, président du Conseil, mais peut-être même chef d'Etat. Il est arrivé à la fortune, il est entouré d'enfants qui lui assurent le charme de la vie familiale, et qui plus est, il est aimé d'une jeune fille qui l'admire profondément. Mérital est veuf, rien ne parait s'opposer à cette union. Mais c'est ici qu'intervient l'assaut. Un adversaire politique a découvert, dans son passé, une faute, une erreur de jeunesse, une indélicatesse. Immédiatement commence une campagne de presse. Mérital fait front à l'attaque avec une merveilleuse force de caractère. Bien que blessé dans tout le fond de son être, il se jette dans la bataille, et arrive, après de longs jours, à confondre son adversaire. La Cour d'assises l'acquitte. Demain, il sera de nouveau choyé par toute la nation. Et, cependant, une fois rentré chez lui, Mérital se trouve en présence de sa conscience et de son amour. Il se sent brisé par le scrupule. Coupable, il l'a été, il veut obtenir son pardon de celle dont il veut être l'époux. Il fait le sacrifice, non pas de cet amour, mais de la gloire. Il abandonne l'arène politique où, cependant, l'attend une carrière superbe, parce que sa conscience lui a montré l'inanité de cette gloire qui repose maintenant sur une injustice, puisqu'il est coupable.

Au théâtre Français "Primerose," symbolise le sacrifice du coeur. Pierre de Lancry après fortune faite aux Etats-Unis est demandé en mariage par Melle Marie-Rose de Plélan qui possède d'immenses revenus. Au moment d'avouer son amour, il apprend sa ruine, il sacrifie son coeur et part pour l'Amérique, tandis que retour, Primerose a dû quitter la que Marie-Rose entre au couvent.

Le roman; le sacrifice, base de la famille.

Et voici, dans un autre domaine, le dernier roman de M. Henry Bordeaux "La Neige sur les Pas" qui nous montre encore la même thèse soutenue avec infiniment de talent.

Marc Romnay est un architecte riche et mondain, qui a épousé Thérèse par amour. Il est trompé, il quitte sa femme, il apprend un jour que celle-ci après avoir vécu plusieurs années avec son rival, André Norans, est mourante à l'hospice du Gd.-St-

Marc Romnay pardonne, non pas sur le moment, mais après plusieurs années, et rien ne me paraît plus poignant que cette étude du sacrifice; sacrifice de l'orgueil, sacrifice de l'indépendance.

Le romancier a su mettre en oeuvre d'admirables effets, pour amener peu à peu et insensiblement ces êtres à recommencer leur vie.

"Laissez-moi ces visions romantiques, dit-il, qui nous représente l'amour comme un mal dont on guérit pas. L'amour est, comme toute, subordonne aux lois, de la vie, il ne doit pas se dérober." Et rappelant l'exemple classique d'Hélène: "Hélène, dit-il, est pour moi plus touchante que Juliette, cette passionnée dévergondée, et qu'Yseult, cette incurable envoutée. Hélène n'est jamais en état de révolte de la vie; Hélène oublie, quand il est nécessaire d'oublier, Hélène est femme.

Et M. Henry Bordeaux conclut son roman par cette belle apothéose de la vie: "La vie, dit-il, sans cesse agissante, dure et volontaire comme une troupe en marche, et qui passe même se sert comme de matériaux pour reconstruire la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tout ce qui bouleverse cet ordre, ses possibilités de grandeur et de perfection, son éternelle poursuite de la paix à travers la guerre, son désir insatisfait, son fond de solitude et d'amertume, la vie qui conduit à Dieu ou au sénat, la vie plus forte que l'amour qu'elle contient.

GILBERT DELACROIX.

SNOUVELLES REGIONALE

Suite de la page 1.

HOWELL, Sask.

(De notre correspondant particulier).

M. le curé d'Howell est revenu de la Convention de Duck Lake, enthousiasmé des résultats obtenus.

—Nous avons eu récemment deux parties de cartes données au profit de l'église; le premier prix de l'une de ces parties fut remporté par M. Aimé Marcotte, et le prix de consolation par M. Gédéon Masson.

Le premier prix de la deuxième partie fut gagné par M. J. Painchaud, et le prix de consolation fut décerné à M. Ed. Baril.

Le résultat financier de ces parties fut fort satisfaisant.

—Nos fermiers se préparent activement pour les semailles que tous espèrent prochaines malgré le retour du froid que nous subissons actuellement.

CALGARY, Alta.

(De notre correspondant particulier).

La bibliothèque publique de Calgary, à laquelle M. Carnegie a fait un don princier de $50,000, est ouverte depuis quelque temps.

C'est le refuge favori de plusieurs de nos compatriotes, amis des livres, qui y trouvent tous les chefs-d'oeuvre de la littérature française.

—Les Canadiens de langue française de notre ville sont à la veille de former une association qui aura pour but de promouvoir les intérêts français à Calgary.

M. Challener, qui est un ardent lutteur pour tout ce qui touche aux intérêts français, est à la tête de ce mouvement.

—Les Canadiens-français de Calgary ont appris avec joie la nouvelle de la convocation d'une convention provinciale de langue française pour le 22 mai prochain.

Nous sommes actuellement sans représentant dans le Cabinet provincial; c'est une infériorité pour nous qui n'existe pas en Saskatchewan; il est temps qu'un mouvement un peu important affirme nos droits en Alberta.

—La construction des usines du C. P. R. a été entreprise depuis trois semaines. Ces usines sont situées à environ 5 milles de la ville et sont desservies par une gare qui existe dès à présent et qui se nomme Maharg.

Ces usines seront plus grandes que les usines Angus de Montréal et que celles de Transcona, à Winnipeg. On croit que la population de ce nouveau faubourg atteindra promptement à 10,000.

—Le marché immobilier n'a pas été très actif au cours des quelques semaines dernières; on prévoit cependant une reprise pour la fin de ce mois et les agents d'immeubles préparent leurs autos dans cette espérance.

Calgary subit le contre-coup du rejet de la réciprocité et l'on admet généralement que les progrès de notre ville auraient été beaucoup plus rapides si la convention Laurier-Taft avait été adoptée l'automne dernier.

—M. H. Morency, de Sherbrooke, vient de s'établir à Calgary son intention est de construire dans la province un chemin de fer monorail qui sera appelé à révolutionner le système des transports en Alberta.

LAC FROID, Alta.

(De notre correspondant particulier).

De nombreux colons sont attendus pour le printemps. De belles terres sont à prendre au nord et au sud du lac. Tout fait prévoir une grande affluence de chercheurs de terres.

Un moulin à scie s'installe au Lac Froid, et va fonctionner prochainement; cela sera un sérieux avantage pour la contrée, jusqu'à ce jour le colon était obligé d'aller chercher ses planches à 40 ou 50 milles de distance.

Il est certain que la contrée va se développer rapidement. Plusieurs demandes d'achat de terres pour construire ont été faites ces derniers temps et nous pouvons nous attendre à voir un vrai centre se bâtir au bord du lac même, on parle de construire un hôtel, de vastes scieries et plusieurs maisons d'habitation, donc là où il y a quelques mois à peine tout était en forêt et inhabité, la vie a pris pied et tout annonce un développement rapide.

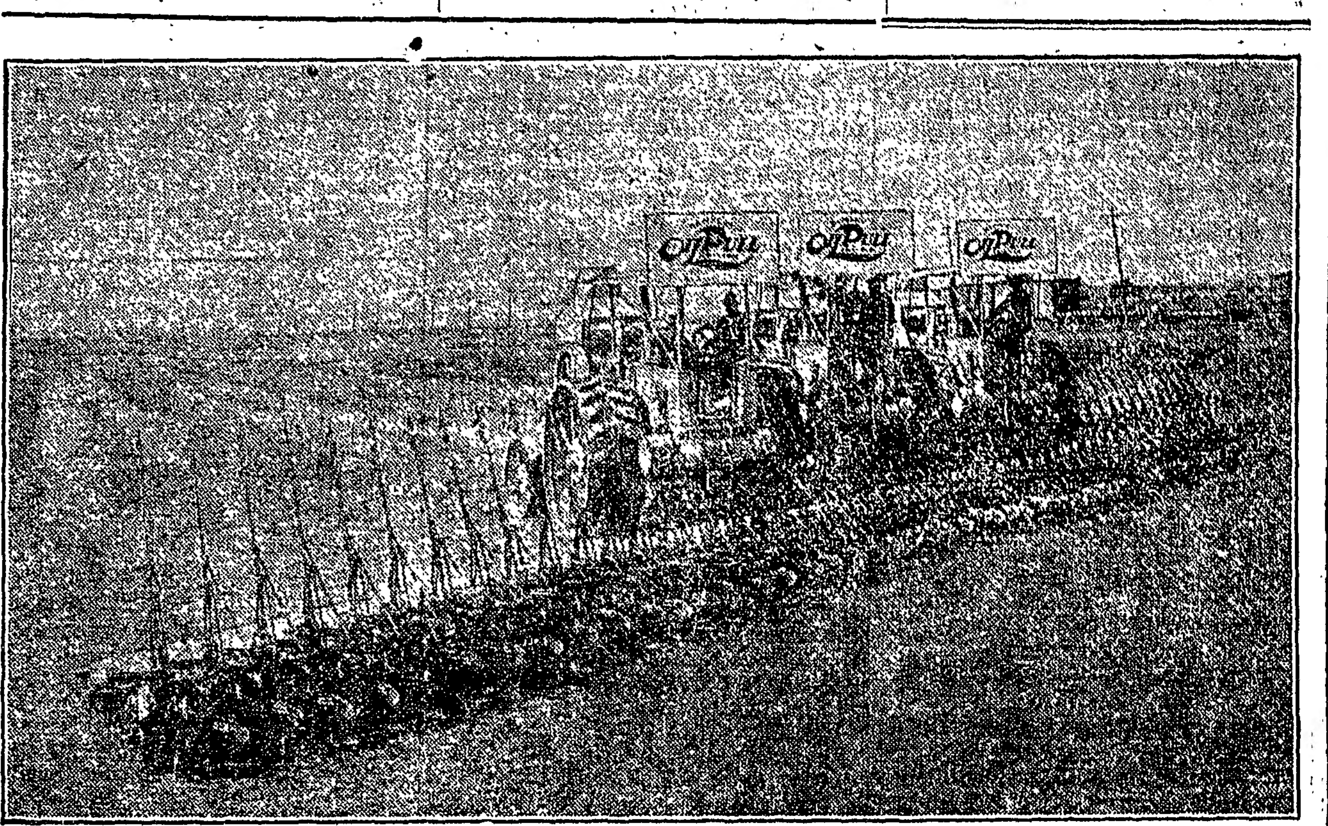
Des gisements d'or d'une certaine importance ont été découverts au nord du lac. D'après ce qui se dit, ils doivent être assez conséquents, on attend la disparition de la neige pour reprendre les fouilles.

Plusieurs sources de vernis ont également été découvertes. L'avenir prochain nous dira ce qu'il en est.

Un service de stage va fonctionner dès le printemps, reliant St-Paul au Lac Froid. Un bureau de poste va être ouvert au village même.

Monsieur Soucy s'est organisé pour pouvoir recevoir et conduire les colons visiter rapidement les terres. Dans ce but, il a acheté plusieurs bons chevaux. Ceci sera également un avantage sérieux pour les arrivants. M. Soucy, ayant agrandi sa demeure est à même de recevoir tout le monde se rendant au Lac Froid, soit pour visiter les terres ou en villégiature.

Cold Lake se développe!



Une charrue à cinquante socs trainée par trois tracteurs à gazoline, cela peut sembler le dernier mot du progrès moderne en agriculture; c'est en tout cas la façon ordinaire de culture employée dans de grandes fermes en Alberta-Sud. —Un tracteur semblable à l'un des trois que représente notre gravure est offert comme premier prix pour le meilleur minot de blé dûr récolté en Alberta et exposé au Congrès du Dry-Farming qui aura lieu du 21 au 26 octobre prochain à Lethbridge, Alta. —Le coût d'un tracteur de ce genre est de $2,500.

DECOUVERTES A POMPEI.

Degagement d'une des rues principales de la ville qui conduisait au forum.

Naples, 13. — Les fouilles qui se continuent dans les ruines de Pompéi viennent de dégager une rue tout entière qui conduisait au Forum et qui jusqu'à présent, était barrée à ses deux extrémités par des colonnes de pierre pour en interdire l'accès aux visiteurs.

Il se trouve que cette voie était l'une des principales artères de la ville. Elle est, en effet, bordée de boutiques dont les murs portent des inscriptions et des tablettes de marbre, le tout conservé. On a retrouvé de nombreux trésors archéologiques d'une grande valeur historique, ainsi que quantité de fruits et de viandes pétrifiés.

CHRONIQUE LOCALE

UN JOYEUX ANNIVERSAIRE.

Dimanche dernier, 10 mars, la famille de M. C. Turgeon, ingénieur en chef du pénitencier, se réunissait au complet pour fêter l'heureux anniversaire de sa naissance.

Une éloquente adresse fut présentée au héros de la fête par son fils Albert, en même temps qu'une superbe bague lui était offerte au nom de ses frères et soeurs.

D'autres cadeaux furent également offerts à M. Turgeon par M. et Mme J. H. Gariépy et M. et Mme W. Gariépy.

Parmi les invités on remarquait, en plus de ces derniers: le R. P. Simard, neveu de M. Turgeon; M. et Mme Louis Turgeon, de Morinville; M. et Mme Albert Turgeon; M. et Mme Ed. Labbé et le Docteur et Mme Amyot, de Morinville; Melle Emma Turgeon; MM. Hormidas et Louis Boissonneault, frères de Mme Turgeon et M. et Mme Charles Lajoie, beau-frère et soeur de Mme Turgeon.

Il ne manquait à cette belle fête de famille que M. et Mme Laferrière; le cadeau de ces derniers, offert la veille, fut l'arrivée d'une jolie brunette portant à dix le nombre des petits enfants de cette intéressante famille.

Après un excellent souper, faisant honneur au talent culinaire, bien connu de Mme Turgeon, on chanta les vieilles chansons canadiennes, puis la soirée se termina par une partie de cartes dont M. Lajoie emporta à Morinville un mémorable souvenir sous la forme d'un sifflet.

UN TEMOIN.

MM. J. P. Lafranchise, d'Edmonton, Alphonse Masse, de Beaumont, et Théodule Maisonneuve, de Morinville, sont de retour d'un agréable voyage de plusieurs semaines en province de Québec.

M. L. T. A. Trudeau, avocat de Montréal, est arrivé dans notre ville en voyage d'étude.

ASSEMBLEES DANS LE COMTE DE ST-ALBERT.

M. L. Boudreau, député du Comté de St-Albert, nous prie d'annoncer que les électeurs du village de St-Albert sont conviés à une assemblée qui aura lieu samedi, 16 mars, à deux heures de l'après-midi, à St-Albert.

M. Boudreau nous informe également qu'il sera à Rivière-qui Barre, dimanche prochain, 17 mars. Une assemblée sera tenue à l'issue de la Grand Messe.

L'hon. P. Ed. Lessard, député du comté de Pakan, est parti dimanche soir pour St-Paul et la région.

LES NOTRES A NEW-YORK.

M. Jos. Grandmaison, vice-président de l'Association démocratique des Canadiens-française et Français de New-York, est actuellement de passage dans notre ville.

M. Grandmaison nous a donné de très intéressants détails sur cette organisation dont l'un des buts est de grouper tous les citoyens de langue française de New-York pour promouvoir leurs intérêts au double point de vue politique et social.

Le président de l'Association est M. J. C. Hogue, réélu pour la quatrième fois à ces importantes fonctions. Les autres officiers sont: Vice-président, M. Joseph Grandmaison; secrétaire, M. R. D. Daigneault; trésorier, M. Ls. Lemieux; sergent d'armes, M. A Thériault.

Les directeurs sont MM. L. A. Croteau, Arthur Chagnon, Siméon Girard, S. Babineau, Camille Morache, Philippe Gravel, Félix Marcoux, et Armand Bélanger.

L'assemblée, au cours de laquelle ont eu lieu les dernières élections, était présidée par M H. S. Renaud, substitut du procureur-général de l'Etat de New-York. M.Renaud,qui est canadien-français, occupe l'une des plus hautes situations de l'Etat de New-York.

Tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des franco-américains peuvent être fiers de l'oeuvre qu'accomplissent nos compatriotes établis à New-York.

M. Joseph Grandmaison est enthousiasmé de notre ville et nous croyons qu'il songe sérieusement à s'établir parmi nous.

COMITE DU PARLER FRANCAIS.

Les membres du Comité permanent, pour la participation de l'Alberta au Congrès de Québec, sont priés d'assister à une réunion qui aura lieu samedi, 16 mars,à quatre heures aux bureaux de MM. Gariépy et Giroux, avocats, coin des avenues McDougall et Jasper.

Cette réunion devant être très importante tous sont instamment priés d'y assister.

Le R. P. Bernier, curé de Végreville, était de passage à Edmonton au début de la semaine; il est reparti pour sa paroisse mercredi soir.

PENIBLES NEGOCIATIONS.

L'opinion en France blame l'attitude de l'Espagne dans les négociations au sujet du Maroc.

Paris, 13. — On est très affecté, en France, par l'attitude de l'Espagne dans la marche des négociations au sujet du Maroc. Les journaux expriment l'opinion générale qu'une rupture entre les deux pays est imminente à moins que l'Espagne ne montre des dispositions plus conciliantes.

M. Poincaré, président du conseil, et ministre des affaires étrangères, a eu aujourd'hui, avec l'ambassadeur d'Espagne à Paris, M. Perez Caballero, un entretien particulier sur la situation. Le résultat de la conférence des deux diplomates n'a pas été publié.

CONTRE LES AUTOMOBILISTES

Paris, 13. — A la suite des récents meurtres et attentats commis à Paris par des bandits en automobile dont le dernier exploit fut l'assassinat de l'agent Garnier, M. Lépine, préfet de police, a ordonné aux agents de ne pas hésiter à tirer sur les [illegible] des automobiles. Ces ordres ont dès hier trouvé l'occasion d'être mis à exécution. Voici dans quelles circonstances.

Deux agents cyclistes de service dans le quartier de la plaine Monceau remarquèrent hier soir une voiture de tourisme dont la lanterne d'arrière n'était pas allumée. Ils enjoignirent au chauffeur l'ordre d'arrêter sa machine et l'un des agents alla même se placer devant l'automobile toujours en marche. Le chauffeur augmentant sa vitesse n'hésita pas à renverser l'agent qui lui barrait la route.

C'est alors que l'agent resté en arrière ayant vu ce qui se passait tira son revolver et fit feu à deux reprises sur un des pneumatiques. La seconde balle atteignit le but visé et force fut au chauffeur de stopper cette fois. Il a été conduit au commissariat de police ainsi que les cinq personnes qu'il conduisait. Le propriétaire de l'automobile possède un garage à Levallois.

Beaucoup de rhumatisants ont été surpris et ravis du prompt soulagement procuré par l'application de Liniment Chamberlain. Pas un cas de rhumatisme sur dix ne requiert un traitement interne de quelque sorte que ce soit.

BROSSEAU, Alta.

M. Ed. Brosseau, sr., est de retour d'un voyage d'affaires à Edmonton; on dit que M. Brosseau vient de réaliser un bénéfice de $48,000 sur une transaction immobilière dans la capitale.

C'est ce que l'on peut appeler faire un bon voyage!

—M. Arthur Drolet est de retour d'un voyage au Lac Froid; notre ami n'a pas oublié de rapporter de superbes truites qu'il distribue parmi ses connaissances de Brosseau pour les engager à observer le Carême...

—Tous les paroissiens de Brosseau suivent avec assiduité les exercices d'une retraite prêchée par le R. P. Xavier, des Franciscains de North Edmonton.

—M. Eug. Ouellette, de Brosseau, a été engagé comme instituteur pour l'école de Duvernay. Nos félicitations aux citoyens de Duvernay pour cette excellente acquisition.

—M. et Mme M. Girard, font part de la naissance d'une fille; parrain et marraine, M. et Mme L. Girard.

—M. et Mme Arthur Drolet, font également part de l'heureuse naissance d'une fillette; parrain et marraine, M. Ed. Drolet et Melle Hélène DesPins.

Le remède Chamberlain pour le rhume a acquis une grande réputation et se vend beaucoup par suite de ses guérisons remarquables de rhumes, froids et toux. On peut compter dessus. Esayez-le. En vente chez tous les droguistes.

$50.00 DE RECOMPENSE A QUI fera retrouver cinq chevaux perdus dans la région de Duvernay; une jument brune de 9 ans, avec pouliche; une jument grise de 2 ans et un étalon blond de 3 ans. S'adresser à M. Théroux, Duvernay, Alta. Alta.

ON DEMANDE, INSTITUTEUR OU institutrice pour le district scolaire Overacker, 2149, Thérien, Alta. Doit pouvoir enseigner le français et l'anglais, et doit posséder diplôme de deuxième ou troisième classe. S'adresser à J. B. Adam, Denisville, Alta.

VENTE A L'ENCAN

CHEZ M. NEILSON MCLEAN QUI VIENT DEMEURER EN VILLE, Mardi, 19 mars, 1912.

à une heure de l'après-midi, je vendrai, à la ferme Bouclin, près de Diligence U.O., située à 4 milles à l'est et à 1 mille au nord de St-Emile, sur le quart de section 28-57-24, les animaux et articles décrits ci-dessous:

CHEVAUX—

Cheval noir, 4 ans, poids 1224 livres, très bel animal très franc.
Jument baie, trois ans, poids 1,200 livres, bonne jument pour tout travail, très franche.
Jument brune, 11 ans, poids 1,150 livres, pleine, très bonne.
Jument noire, 10 ans, bonne pour tous les travaux, très robuste et très franche.
Cheval bai, 9 ans, poids 1,400 livres, trapu, bon animal très robuste.
Cheval de deux ans, bien constitué et devant encore se développer.

BETES A CORNES—

12 vaches ,quelques-unes donnant du lait maintenant, d'autres en donneront prochainement et le reste plus tard.
10 têtes de vaches grasses.
4 génisses de deux ans.
1 taureau de deux ans.

PORC—

1 reproducteur Yorkshire, de race pure mais non enregistré.

OUTILS ET VOITURES—

1 boghei avec capote, n'a été employé qu'une saison.
1 nouveau wagon Gear 3 p. 1-4.
1 bon wagon Shein 3 p. 1-2. complet avec double boite.
1 moissonneuse, neuve, Massey-Harris, 6 pieds.
1 semoir à disques, 16 semelles, Cockshutt.
1 moulin à vaner Hero, bon état.
1 poêle à cuisine.
1 baratte.

HARNAIS. —

1 attelage de voiture légère.
1 attelage double de travail
Colliers et couvertures de chevaux
Une bonne selle.

FOURRAGE. —

Environ 20 tonnes de bon "green feed".

Repas à midi.

CONDITIONS — Toute somme audessous de $20, comptant; audessous de ce montant, crédit de neuf mois sera accordé aux acheteurs fournissant billet de garantie, à intérêt de 8 p.c.; 5 p.c. d'escompte sur les paiements comptants au-dessus de $20. Rien ne sera enlevé avant que l'on se soit conformé aux conditions ci-dessus.

C. H. WEBBER.
Encanteur.
G. Morris; .... Clerc.

A VENDRE—UNE JOLIE RESIDENCE, avec magasin, anciennement occupe par M. T. B. Plante, appartenant actuellement a M. Jos. B. Poulin, marchand de St-Hippolyte. Prix modere, conditions faciles; tres bonne place d'affaires. Cause de vente: depart. S'adresser a M. Jos. B. Poulin, Magasin General, St-Hippolyte,Sask.

L'assortiment de tabacs canadiens en feuilles et de cigares des meilleures marques attirent toujours un tres grand nombre de clients au populaire magasin de M. J. A. McNeil, 243 avenue Jasper Ouest. Reparations de pipes en tous genres.

OLY POTVIN, AGE DE 22 ANS, n'ayant pas donné de ses nouvelles à sa famille depuis trois ans, est recherché par celle-ci. Tous ceux qui pourraient fournir des renseignements à son sujet sont priés d'écrire à M. E. D. Potvin, Box 14, Islay, Alta.

A VENDRE, A ST-HIPPOLYTE, trois terres superbes, à des conditions faciles et avantageuses. St-Hippolyte est une belle paroisse de langue francaise tres bien organisee. Pour renseignements s'adresser a MM. Legault et Legris, St-Hippolyte, Sask.

ON DEMANDE UN JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, connaissant les deux langues. S'adresser au "Courrier de l'Ouest", 49 Avenue Howard.

A VENDRE, A CHAUVIN, UNE maison de pension de douze chambres bien meublées. Sur le même lot il y a une glacière et un bon puits. Conditions faciles et avantageuses. S'adresser à M. André Poirier, Chauvin, Alta.

ON DEMANDE DE SUITE, POUR l'hôtel Queen, à Végreville, Alberta, une fille de salle et une fille de chambre. S'adresser au gérant de l'hôtel à Végreville.

TERRES A VENDRE, DANS LES meilleures régions, à proximité des chemins de fer, à des prix variant de $15 à $25 l'acre. Ecrire à Boite 894, Edmonton.

A VENDRE A ST-PAUL DES METIS, une demi-section de terre patentée, 4 milles 1-2 du village; très bon marché et conditions faciles. St-Paul est une belle paroisse de langue française, très bien organisée. S'adresser à M. Ernest Cloutier, Courrier de l'Ouest, Edmonton.

ON DEMANDE UNE CUISINIERE et une fille de cuisine pour restaurant. S'adresser au No. 429, avenue Kinistino.